Au Bois Joli

DU MÊME AUTEUR

Émaux Bressans. . . . . 1 vol.
Les Déliquescences d'Adoré Floupette. En collaboration avec Henri Beauclair. . . . . 1 vol.
Le Miracle de saint Nicolas. . . . . 1 vol.
Quatre-vingt-neuf . . . . 1 vol.
Marie-Madeleine . . . . 1 vol.
L'Heure enchantée . . . . 1 vol.
A la bonne franquette. . . . . 1 vol.
Fleurs d'Avril. En collaboration avec J. Truffier. . . 1 vol.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Les Prières populaires. . . . . 1 vol.
La Poésie populaire en Bresse et en Bugey. . 1 vol.
Avant le Soir (poésies). . . . . 1 vol.

GABRIEL VICAIRE

Au Bois Joli

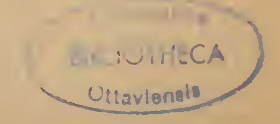


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV



Le Forestier

A Émile Pouvillon.



LE FORESTIER

I

Le forestier du bois joli
Pense toujours à sa mignonne.
Que le bois verdisse ou fleuronne,
Il a toujours le cœur empli.

Jadis on le voyait aux fêtes,
Sauvage un peu, mais si charmant!
Ses airs de jeune roi normand
Ont fait travailler bien des têtes.

Il était fin comme roseau,
Frais comme l'eau qui vous caresse;
Il avait la force et l'adresse,
Il abattait toujours l'oiseau.

L'amour lui souriait dans l'ombre;
Tous les rubans allaient à lui.
C'était hier. L'homme aujourd'hui
Erre tout seul dans le bois sombre.

Il marche, il marche, et, le soir, las,
Oh! combien las de sa journée,
Il s'étend sous la cheminée,
Mais le sommeil ne lui vient pas.

Ce n'est pas le loup qui l'affole,
Le sanglier ni le renard;
Il ne se meurt que d'un regard,
D'un sourire et d'une parole.

Depuis qu'il a connu les yeux
De Marion qu'on dit si blonde,
Il n'a souci de rien au monde,
Il ne peut plus être joyeux.

II

Or, une nuit, à sa croisée
Parut la lune au cœur changeant
Qui tenait en ses mains d'argent
Le bouquet blanc de l'épousée.

— « Jean, hâte-toi de t'habiller.
L'air a fraîchi, le jour approche;
Au village on sonne la cloche,
Je vois d'ici le marguillier.

« C'est une noce, amour en tête.
La mariée ? Un mets de roi.
Vite, vite, on n'attend que toi!
Prends tes habits des jours de fête. »

Il se leva bien tristement
Et s'en fut sous les sombres chênes,
Songeant, le pauvre, à tant de peines
Que les gens souffrent en aimant.

— « Pourquoi cette lune si claire,
Et qu'avait-elle à me presser ?
L'amour! Ah! je l'ai vu passer,
Mais je n'ai jamais su lui plaire.

« Gaillard chantant, gaillard dansant,
Qu'il ait une plume à sa toque,
C'est assez. Le reste, il s'en moque.
Il m'a trouvé trop innocent.

« C'est le servant qui caracole,
A cheval sur un papillon,
Le lutin, coiffé d'un rayon
De pâle lune, à moitié folle.

« Il n'aime que le tambourin
Des soldats de l'île enchantée,
Les doux propos de la nuitée,
La verveine et le romarin.

« Et moi qui n'ai su, de ma vie,
Tourner un pauvre compliment,
Qui n'ose aborder seulement
La belle que j'ai tant suivie !

« Arrive à moi quelque faraud,
D'un seul poing je le désarçonne.
En forêt je ne crains personne,
Je peux suivre le lièvre au trot.

« Qu'on me donne mon arbalète,
Je percerai la biche au cœur.
Hélas ! Je crains le bleu moqueur
Des yeux de la moindre fillette.

« Ils sont si clairs, si doux à voir,
Ces yeux pleins de folâtrerie !
Il faut toujours qu'on leur sourie,
Ils font le mal sans le savoir. »

Ainsi, féru de peu de chose,
S'en allait le bon forestier.
Le vent éveillait l'églantier,
L'horizon se teintait de rose.

Sans y prendre garde il allait
Vers le château de la princesse
Qui rit toujours, chante sans cesse
Comme la source et l'oiselet.

Et devant lui sous la ramée
Qu'Avril teignait de ses couleurs,
— Tel un nuage dans les fleurs, —
Marchait l'image bien-aimée.

III

Comme le jour prenait son vol,
Ses cheveux d'or sur les épaules,
Dans un sentier bordé de saules
Il rencontra le rossignol.

Tout en voltigeant sur la branche,
En son latin l'oiseau parla :
— « Prenez par-ci, prenez par-là,
Vous trouverez la route-blanche. »

Le forestier s'en fut tout droit
Du côté de la cressonnière.
L'amour y tient sa cour plénière.
Comme on y chante! Ah! quel endroit!

Là reposait la jeune belle,
Toute vêtue en blanc satin,
Et si fraîche à l'air du matin
Avec ses yeux de fleur nouvelle!

Sa chevelure était d'un ton
A faire honte au soleil même.
Elle disait : — « Viendra qui m'aime.
Ah! mirontaine, mironton,

« J'entends déjà les sarabandes
Des violons du mois d'Avril.
Le chapeau fleuri de grésil,
Les amoureux s'en vont par bandes.

« Ils ont saccagé les buissons
Et vont frappant aux portes closes.
Ils ont les mains pleines de roses,
La bouche pleine de chansons :

— « Ohé, princesses de matines,
« Faces d'argent, lueur du jour,
« Souriez de vos yeux d'amour
« A ceux qui portent l'églantine.

« Levez-vous. Qui reste endormi
« Quand apparaît la violette?
« N'est-ce pas la saison follette
« Où les filles font un ami? »

« Eh oui, la joie est sur le monde,
Le temps a mis son bonnet bleu.
Allons, à la grâce de Dieu ;
Il me faut bien suivre la ronde.

« Mais qui choisir? Pierre est si laid,
Jeannot si lourd, Mathieu si bête!
Clément porte la lune en tête,
Jacque est têtu comme un mulet.

« Ils n'ont pas cueilli la verveine
Qu'elle se fane dans leurs mains.
De tels galants, par les chemins,
On en rencontre à la douzaine.

« Aucun d'eux n'entend le métier,
Le joli métier d'amourette.
S'il osait me conter fleurette,
J'aimerais bien le forestier.

« Un beau garçon de fière mine,
A la bonne heure! et bien planté,
Les yeux flambants comme l'été,
Le cœur tout blanc comme l'hermine.

« Mais c'est Jean du Rossignolet,
Qu'on ne peut tenir en servage.
Hélas! mon Dieu, qu'il est sauvage!
Pourtant, pourtant, s'il me voulait!

« S'il me voulait dire : Je t'aime,
L'oiselle irait à l'oiseleur,
Tout le pays serait en fleur,
Ce serait le paradis même! »

IV

Le cœur de la belle est parti
Pour le château bleu du mensonge.
Elle a l'air de poursuivre un songe
Dans les fourrés du bois gentil.

Dites-moi, qui faisait sourire
Ses yeux de jeune farfadet,
Ses yeux divins que regardait
Le triste amoureux, sans mot dire?

Savait-elle qu'il était là,
Comme au vent la feuille du tremble?
Avait-elle.....? Que vous en semble?
On ne me l'a pas dit. Voilà.

Lui, pourtant, son cœur bat si vite!
Il doute s'il est éveillé.
C'est le coucou du bois mouillé
Qui ne sait où trouver un gîte.

Mais bientôt quel ravissement!
Il tremble, il tremble. Son cœur saute.
Il lui semble qu'il va sans faute
Mourir de joie en ce moment.

— « Ah! qu'ai-je vu? La fleur qui chante.
Les yeux du jour vont se fermer.
C'est donc vrai, tu pourrais m'aimer?
Redis-le, ce mot qui m'enchante.

« Redis-le, car je n'y crois pas.
Dame de l'aube, ouvre ton voile.
Tu brillais si clair, fraîche étoile,
Et je t'implorais de si bas!

« C'était toi, le vent qui s'élève,
Le rosier qu'on n'ose approcher,
La biche blanche que l'archer
Ne blessera jamais qu'en rêve.

« J'étais captif en ta prison
Et je bénissais ma geôlière.
Aux sombres murs grimpait un lierre.
Je te voyais à l'horizon.

« Maintenant la geôle est ouverte,
Et le soleil entre partout.
Fille d'Avril, cousine d'Août,
Viens voir fleurir la forêt verte! »

Et comme au joli temps courtois
Où Berthe filait sa quenouille,
Devant sa dame s'agenouille
Le forestier qui chasse au bois.

V

La belle a vu son ami tendre,
La belle a vu son doux ami.
— « Écoutez-moi cet endormi!...
Mais vous n'avez pas pu m'entendre.

« Fi, fi! passez votre chemin,
On ne fait pas ici débauche.
J'ai le soleil dans la main gauche,
Les étoiles dans l'autre main.

« Je suis l'oiseau, je suis la rose,
Je suis la chaleur de midi.
Repassez sans faute mardi :
Vous trouverez la porte close.

« Je suis la biche au front doré,
Je suis la lune de Bohême.
Repassez vers la mi-carême;
L'an qui vient, je vous aimerai. »

— « Ah! Dame de la prime aurore,
Belle qu'on adore aux moutiers,
Je savais bien que vous mentiez;
Vous n'avez pas souffert encore.

« Que suis-je, hélas! pauvre chasseur,
Pour toucher à la marjolaine?
Le vent léger de votre haleine
Aurait pour moi trop de douceur.

« Je sais qu'il faut que le jour brille
Et que l'oiselle aime à chanter.
Je n'oserais vous tourmenter.
Adieu vous dis, fleur de jonquille.

« Adieu. Je reprends mon bâton,
Je m'en retourne où croit le hêtre.
Un autre qui vaut moins peut-être
Cueillera la rose en bouton.

« Adieu, adieu, la jeune pousse
Toute nouvelle à l'arbrisseau!
Adieu, la source! adieu, l'oiseau!
Vous auriez pu m'être plus douce. »

Dieu! que la belle est en émoi!
Un œil qui rit, l'autre qui pleure.
— « Pourquoi mentir? Ce n'est plus l'heure.
Ah! tiens, je t'aime. Embrasse-moi. »

VI

O vent, ô vent, flammes de joie,
Flammes d'amour au mât fleuri!
Le forestier s'est aguerri.
C'est le Mai galant qui verdoie,

C'est le vin frais, le vin nouveau,
C'est le vin vert, pris à la bonde,
Qui va, qui vient, qui fait la ronde,
Qui rit tout seul dans son caveau.

— « Les sources vives sont prochaines :
O mon trésor, viens t'y baigner.
L'aurore va te couronner;
Tu seras la reine des chênes.

« Viens. La forêt flambe en entier.
Pas un bruit. Rien que le murmure
Du vent léger dans la ramure.
Qu'il fera bon sous l'églantier! »

Mais la belle : — « Eh oui, je vous aime,
Je vous aime, c'est entendu.
Panier troué, panier perdu.
Mais tout de même, tout de même...

« Il ne faut plus rester ainsi
Comme un hibou dans la campagne.
Vive le petit roi d'Espagne!
Mieux vaut l'œillet que le souci.

« Il faut chanter, fût-ce la brune :
Il faut sourire, être plaisant;
Il faut avoir un ver luisant
A son chapeau de clair de lune.

« Qu'en penses-tu, mon ami Jean?
Faisons plaisir au pauvre monde. »
— « Oui-da, ma belle, oui, ma blonde.
Tu parles d'or et moi d'argent.

« Je veux couper un jeune frêne,
L'enguirlander de rubans bleus.
En ce matin miraculeux
Ce sera ton sceptre, ô ma reine.

« A mon bonnet de forestier
J'arborerai la plume verte.
Comme le faon, la biche alerte,
Je bondirai par le sentier.

« Ne crains rien. Je n'ai plus envie
De faire peur aux oisillons.
J'ai dans le cœur des carillons,
Aux yeux du soleil pour la vie.

« Je veux rire et je veux chanter,
J'apprendrai les façons nouvelles.
Je chanterai l'amour des belles,
Le bonheur de te contenter. »

Qu'a répondu la petite âme ?
Un doux nenni, peut-être rien.
Et voilà tout. Mais je sais bien
Ce que disaient ses yeux de flamme.

— « Quel trésor j'ai trouvé parmi
Les cailloux de la cressonnière !
Est-il châtelaine ou meunière
Qui pût montrer si doux ami ? »

Et lui sourit, l'ami fidèle.
Il a bien osé l'embrasser.
Même il a juré de danser,
L'été qui vient, pour l'amour d'elle.



Robin et Marion

A Victor Jacquemart.



ROBIN ET MARION

I

En Avril, au joli mois,
Turlurette,
L'amourette!
En Avril, au joli mois,
Robinet s'en fut au bois.

Son chien courait en avant,
Turlurette,
L'amourette!
Son chien courait en avant
Et jappait après le vent.

Le soleil, par les sentiers,
Turlurette,
L'amourette!
Le soleil, par les sentiers,
Dansait sur les églantiers.

Et le ciel était si bleu,
Turlurette,
L'amourette !
Et le ciel était si bleu !
Robinet tremblait un peu.

Son cœur faisait dig din don,
Turlurette,
L'amourette !
Son cœur faisait dig din don.
Il se disait : « Pourquoi donc ? »

II

En Avril, au joli mois,
Vole, vole,
Mon cœur, vole !
En Avril, au joli mois,
Marion s'en fut au bois,

Pour quérir le romarin,
Vole, vole,
Mon cœur, vole !
Pour quérir le romarin
Qui guérit de tout chagrin. »

En passant elle écoutait,
        Vole, vole,
        Mon cœur, vole!
En passant elle écoutait
La jolie eau qui chantait,

Et le rossignol d'amour,
        Vole, vole,
        Mon cœur, vole!
Et le rossignol d'amour
Qui lamente nuit et jour.

Elle était tout en émoi,
        Vole, vole,
        Mon cœur, vole!
Elle était tout en émoi;
Elle ne savait pourquoi.

Perdu dans la grand'forêt,
        Vole, vole,
        Mon cœur, vole!
Perdu dans la grand'forêt,
Son petit cœur soupirait.

III

Voilà comme, au joli mois,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Voilà comme, au joli mois,
Un matin les vit tous trois,

Robinet, le bon chrétien,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Robinet, le bon chrétien,
Marion et puis le chien.

Oh! ces yeux, ce teint de lait!
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Oh! ces yeux, ce teint de lait!
Robinet tremblait, tremblait.

— « Belle au visage si doux,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Belle au visage si doux,
Dites-moi, que cherchez-vous? »

— « Je cherche le romarin,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Je cherche le romarin
Qui guérit de tout chagrin. »

— « Vraiment? Tra deri dera,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Vraiment? Tra deri dera,
Sans peine on le trouvera. »

Mais la belle tout à coup,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Mais la belle tout à coup:
— « Mon Dieu! j'ai cru voir le loup.

« Chez mon père, au château blanc,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Chez mon père, au château blanc,
Chacun a le cœur dolent.

« Ma mère est en grand souci,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Ma mère est en grand souci,
Et mon petit frère aussi.

« Remmenez-moi, par pitié,
Cœur de rose,
Ah ! je n'ose !
Remmenez-moi par pitié,
Vous aurez mon amitié. »

Robin la prit par les doigts,
Cœur de rose,
Ah ! je n'ose !
Robin la prit par les doigts,
La conduisit hors du bois.

Le chien s'en allait trottant,
Cœur de rose,
Ah ! je n'ose !
Le chien s'en allait trottant.
Il n'avait pas l'air content.

IV

Quand elle fut hors du bois,
Oh ! la folle
Qui s'envole !
Quand elle fut hors du bois,
Marion a dit trois fois :

— « Grand merci, gentil Robin,
Oh! la folle
Qui s'envole!
Grand merci, gentil Robin,
Robinet, le coquebin!

« Quand on est si bon chrétien,
Oh! la folle
Qui s'envole!
Quand on est si bon chrétien,
Jamais on n'arrive à rien.

« Ah! ah! tu tenais pourtant,
Oh! la folle
Qui s'envole!
Ah! ah! tu tenais pourtant
La clef de mon cœur chantant!

« La caille était dans ta main,
Oh! la folle
Qui s'envole!
La caille était dans ta main.
La reverras-tu demain?

« Il te fallait la plumer,
Oh! la folle
Qui s'envole!
Il te fallait la plumer,
Turlurette, et puis m'aimer. »



Petit Soldat

A Georges de Lys.



PETIT SOLDAT

C'ÉTAIT un soldat de guerre,
Un petit soldat guêtré,
Astiqué, frotté, ciré;
C'était un soldat de guerre
Que le vent n'effrayait guère.

Il s'en fut au cabaret,
Demandant une chopine
A boire sous l'aubépine;
Il s'en fut au cabaret,
Demandant du vin clairet.

La servante, sur la porte,
Le vit venir en riant;
Elle avait le nez friand.
La servante, sur la porte,
Était tout à fait accorte.

Elle dit : — « Soldat du roi,
Réponds-moi, que sais-tu faire ?
Connais-tu la grande affaire ? »
Elle dit : « Soldat du roi,
Es-tu malin ? réponds-moi. »

— « Je sais faire l'exercice,
Je sais jouer du mousquet;
C'est un instrument coquet.
Je sais faire l'exercice;
Je n'y suis pas trop novice.

« J'ai le meilleur fourniment
Du royaume de Bamboche;
Je porte l'amour en poche.
J'ai le meilleur fourniment
Qui soit dans le régiment. »

La servante fut tentée
De connaître la façon
Dont s'y prenait ce garçon.
La servante fut tentée
D'en avoir une assiettée.

« Ah ! Que je voudrais savoir
Comment on fait pour se battre
Quand on est un diable-à-quatre !
Ah ! que je voudrais savoir... »
— « Madame, vous l'allez voir.

« C'est une terrible chose.
Tant pis. J'y suis résolu;
C'est vous qui l'avez voulu.
C'est une terrible chose.
A présent, vive la rose! »

Le bon soldat se fendit
Et la belle en eut tant d'aise
Qu'elle rougit comme braise.
Le bon soldat se fendit
Et la belle s'ébaudit.

— « Ventrebleu! Je suis en nage,
Dit le galant qui soufflait.
Fichu métier, s'il vous plaît!
Ventrebleu! Je suis en nage,
Bonsoir, tout le voisinage! »

Il reprit son beau shako
Qu'il avait posé par terre,
Fit le salut militaire.
Il reprit son beau shako,
En chantant : Coquerico!

— « Adieu, la belle des belles,
Gardez-moi votre cœur doux;
Bien des compliments chez vous!
Adieu, la belle des belles,
Vous aurez de mes nouvelles.

« Attendez-moi quelque temps.
Je vais du côté d'Avranches
Combattre le roi des Tanches.
Attendez-moi quelque temps;
Je reviendrai dans vingt ans. »

— « Eh! ne partez pas si vite,
Jean d'amour, mon coq hardi;
Il n'est pas encor midi.
Eh! ne partez pas si vite,
Jeannot de la Marguerite.

« Vous ne m'avez rien appris;
Ce n'était que papotage.
J'en veux savoir davantage.
Vous ne m'avez rien appris
Des nouvelles de Paris.

« Encore une autre tournée
Pour dissiper le serein;
Le vin blanc vous met en train.
Encore une autre tournée
Pour éclaircir la journée! »

— « Le roi ne plaisante pas,
Demoiselle Jacqueline;
Je connais la discipline.
Le roi ne plaisante pas.
Il me faut marcher au pas.

« Je vous apprendrai la suite
A la prochaine leçon;
Vraiment, je suis bon garçon.
Je vous apprendrai la suite;
Vous serez très bien instruite.

« Mais je tarde et l'on m'attend.
Serviteur, la compagnie!
Adieu! la farce est finie.
Mais je tarde et l'on m'attend.
Consolez-vous en chantant. »

— « Eh! Jean de la verte-épine,
Puisque vous partez si tôt,
N'oubliez pas votre écot.
Eh! Jean de la verte-épine,
Au moins, payez la chopine. »

— « Fi! la belle, vous rêvez.
J'ai travaillé pour vous plaire;
N'aurai-je pas mon salaire?
Fi! la belle, vous rêvez!
C'est vous qui me redevez.

« Pourtant, je vous en fais grâce.
Le surplus sera pour vous.
Achetez-en des bijoux.
Pourtant je vous en fais grâce;
Vive le printemps qui passe!

« Vivent les soldats du roi!
Ils font, sans qu'il leur en coûte,
L'amour, en buvant la goutte.
Vivent les soldats du roi!
Ils auront toujours de quoi. »



Picolo

Au père Balland.



PICOLO

Qui vous a donné
Ce joli nez rouge ?
Qui vous a donné
Ce merveilleux nez ?

C'est le picolo
Qu'on boit à Montrouge,
C'est le picolo
D'Asnières sur l'eau,

Un cru sans façons,
Tout à fait aimable,
Un cru sans façons,
Pour les bons garçons,

Un picton suret,
Oui-da, mais bon diable,
Un picton suret
Qu'on liche d'un trait.

Ce roi des lurons,
Vrai fils de la grappe,
Ce roi des lurons,
Grand maître en jurons,

N'a jamais porté
La santé du pape,
N'a jamais porté
Si noble santé.

Le damné coquin
Joue au sans-culotte,
Le damné coquin
Est républicain.

C'est le grand ami
De la gibelotte,
C'est le grand ami
Du chat en salmi.

Il n'est point cousin
Des ducs de Bourgogne,
Il n'est point cousin
De Jean du Raisin.

Il saura pourtant
Vous dorer la trogne,
Il saura pourtant
Vous plaire en chantant.

Le plus fin danseur
Qui soit sous la treille,
Le plus fin danseur,
Le plus gros farceur.

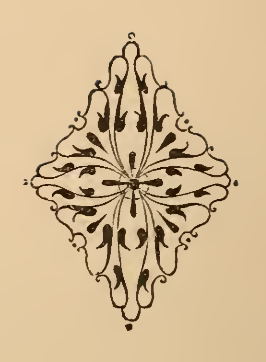
Un être falot,
Chapeau sur l'oreille,
Un être falot,
Un son de grelot.

Fillettes d'amour
Qu'en tous lieux on nomme,
Fillettes d'amour,
La gaîté du jour,

Rendez-vous sans peur
Aux mains du brave homme,
Rendez-vous sans peur,
Il n'est pas trompeur.

Même il prête aux gens
Sa bonne entremise,
Même il prête aux gens
Ses soins obligeants.

Il a bientôt fait
Sauter la chemise,
Il a bientôt fait...
Son petit effet.



Le Nain

A Émile Brousse.

4.



LE NAIN

QUAND la nuit est brouillée,
Le nain vert du Maupas
Va prendre ses ébats
Dans la forêt mouillée.

Autour d'un champignon
Bravement il gambade :
Une lune malade
Lui sert de lumignon.

D'abord il est très digne,
Et marche à pas comptés.
Tout à coup, écoutez !
Le voilà qui trépigne.

Plus agile qu'un chat,
Bondit le petit homme.
Flic, flac ! A lui la pomme
Pour battre un entrechat.

Il clame, gesticule
Ou s'esclaffe à présent ;
Et c'est fort amusant,
Bien qu'un peu ridicule.

— « Hourrah, hourrah trois fois
Pour la princesse Elaine,
La gente châtelaine
Du donjon dans les bois.

« Elle a la taille souple,
Elle est faite au compas.
Dites, ferions-nous pas,
Tous deux, un joli couple ?

« C'est en vain que le roi
L'a deux ans courtisée,
Elle s'est avisée
D'être folle de moi.

« Tout le jour, sous les roses,
Elle rêve au jardin
A son petit badin
Qui lui fera des choses.

« Coiffés de liserons,
A la saison prochaine,
Nous irons sous un chêne
Et nous nous marierons. »

Et riant comme douze :
— « Je suis un scélérat.
Hourrah, hourrah, hourrah
Pour ma future épouse! »

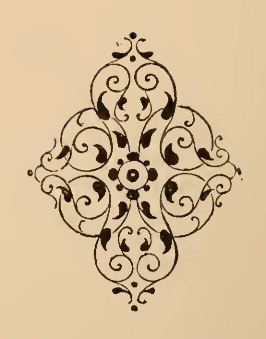
Pareil à ceux d'enfer
Qui n'ont plus face humaine,
Le nain court, se démène,
Jette sa toque en l'air,

La reprend, la relance,
Exécute un plongeon,
Sur la pointe d'un jonc
Tremblote et se balance.

Son corps d'hurluberlu
Craque et se décarcasse ;
Une affreuse tignasse
Couvre son nez poilu.

Aux hurlements qu'il pousse
Le bois s'est éveillé;
Tout un monde a grouillé
Dans l'herbe, sous la mousse.

Dame Lune pourtant,
Qui ne peut pas descendre,
Regarde sans comprendre
Et bâille en écoutant.



Ballade

A Victor Vaulpré.



BALLADE

Les sorcières de Thessalie
Savent le charme qui foudroie
Et vous diront comment on lie
Deux cœurs d'un léger fil de soie.
— Bah! me prenez-vous pour une oie?
Avec sa voix musicienne,
Sa bouche en fleur, ses yeux de joie,
Toute femme est magicienne.

L'une est princesse de folie,
Toujours elle chante et festoie.
L'autre a quelque mélancolie;
Volontiers son cœur s'apitoie.
C'est pour le mieux. Mais qu'on m'en croie,
Voluptueuse Égyptienne
Ou pâle ombre de Millevoye,
Toute femme est magicienne.

Faisons donc, amis, chère lie
Des biens que le ciel nous envoie;
Celle qu'on aime est si jolie!
Pour vaincre il suffit qu'on la voie.
Qu'elle vienne de Courbevoie,
De Copenhague, de Sienne,
Ou du fin fond de la Savoie,
Toute femme est magicienne.

ENVOI

Lise est brune et Manon rougeoie.
C'est toujours la même antienne,
Toujours le printemps qui verdoie;
Toute femme est magicienne.



L'Éternelle Chanson

A Georges Bois.



L'ÉTERNELLE CHANSON

J'ai mis mon cœur
A la fenêtre.
Qui veut connaitre
L'oiseau moqueur?

Venez ensemble,
Blonds et châtains,
Vieux galantins
Dont la main tremble;

Venez, bourgeois,
Magistrature,
Gens de nature,
Bons villageois;

Arrivez, minces
Poétereaux,
Godelureaux,
Nobles et princes,

Et vous, soudards
Du roi d'Espagne
Dont j'accompagne
Les étendards,

Et vous, moroses
Ou gais sonneurs,
Tambourineurs
Du bois des roses!

Gros et menus,
Meilleurs ou pires,
Soyez, messires,
Les bienvenus!

C'est chose due,
Que votre amour.
Vite une cour
Très assidue!

Je sais fort bien
Que je suis belle;
Pas de rebelle!
On n'y peut rien.

Allez, esclaves,
Allez gaîment.
C'est le moment;
Partez, mes braves!

Sages et fous,
Entrez en lice !
Pour votre Alice
Éborgnez-vous !

Croisez vos battes,
Beaux Arlequins !
Marchez, faquins,
A quatre pattes !

Baisez, tremblants,
Tous à la queue,
Ma robe bleue
A sept volants.

Au son des flûtes
De bois doré,
Moi, je rirai
De vos culbutes.





La Folie de Titania

A Ary Renan.



LA FOLIE DE TITANIA

I

Maître William nous a jadis conté
De qui s'éprit la reine de féerie
En cette nuit tendre et folle d'été.

Un âne... Eh oui! Pourquoi non, je vous prie?
Un âne donc, et des plus saugrenus,
Émut d'amour la princesse fleurie.

Qui n'a souri des propos ingénus
Que tint la fée à cette heureuse bête,
En l'entourant de ses divins bras nus?

Tenez pour sûr qu'il était à la fête,
En si beau cas, l'aventureux grison.
Que ne m'a-t-il repassé sa conquête!

Il avait tout, roses, lys à foison.
Une Immortelle était sa ménagère.
Bien doucement on baisait sa toison.

Mais ce ne fut qu'une ivresse légère
Qui, Puck aidant, s'évanouit bientôt,
Rien qu'un éclair dans la nuit mensongère.

Titiana revint à son château.
Bottom, déchu de toute poésie,
Redevint homme et reprit son marteau.

Un rêve. Soit. Vive la fantaisie,
Quand on lui met la bride sur le cou !
Vivent les vers ! Il n'est telle ambroisie.

Mais je soutiens qu'Obéron était fou
D'avoir ainsi tenté sa bonne femme.
Maris, maris, prenez garde au coucou.

Je vous entends : « Rien à craindre. Madame
Est, nul n'en doute, un dragon de vertu. »
Hélas ! un jour il faut changer de gamme.

Vienne à passer quelque singe vêtu ;
Qu'il ait bon bec, œillade polissonne,
Et c'en est fait de ce pauvre fétu.

Chacun de rire. On glose, on vous chansonne.
— Fût-ce d'ailleurs un âne consommé,
A vos moitiés ne présentez personne !

II

Car le grand Will était mal informé.
Il n'a pas su tout le fin de l'histoire
De la folâtre avec son bien-aimé.

Pourtant, Dieu sait ! l'aventure est notoire.
Hier, chevauchant au royaume des fleurs,
J'ai vu la belle en son vert oratoire.

Quelle pitié ! Je l'ai vue, et des pleurs
Amèrement ruisselaient sur sa joue.
La rose pourpre a perdu ses couleurs.

D'un geste brusque elle tord et secoue
Sa chevelure au long de ses bras blancs.
Ses yeux moqueurs font aujourd'hui la moue.

Parfois, songeuse, elle marche à pas lents,
Sur le sable d'or fin, par les allées
De son parterre aux fruits étincelants.

Elle frôle, en passant, les giroflées
Et son regard semble chercher aux cieux
Un tourbillon d'abeilles envolées.

Mais Puck est là, le damné curieux,
Qui du plus haut d'un amandier l'épie.
Vite elle fuit au bois délicieux.

Sous le feuillage, un moment assoupie,
Flotte et poudroie une image d'amour.
Gare, princesse, aux cancans de la pie!

Voyez plutôt : madame est à sa tour.
Plumes au vent, la vieille babillarde
Va croassant les nouvelles du jour.

Très affairée, elle écoute et regarde,
Sans perdre un mot de tout ce qu'elle entend.
Belle amoureuse, ô reine, prenez garde!

Bah! bah! La fée est déjà vers l'étang.
Par le sentier qui mène à la folie
Son cœur léger s'en va tambour battant.

Parmi les fleurs, au bord de l'eau jolie,
Elle défaille et succombe soudain
Au poids trop lourd de sa mélancolie.

— « O doux trésor, ô gloire du jardin,
Pourquoi, réponds, m'as-tu donc délaissée ?
Pourrai-je encor baiser ton poil blondin ?

« Ne plus t'avoir, quelle triste pensée !
Ne plus entendre, au cœur fleuri des bois,
Ta voix suave et si bien cadencée !

« Ta voix si pure, ah ! ta voix, cette voix
Me berce encore ! Elle avait tant de charmes
A fredonner quelque chant villageois !

« Quand tu parus, je te rendis les armes ;
Du premier coup j'ai connu mon vainqueur.
Si tu me vois, prends pitié de mes larmes !

« Ne dis pas non avec un air moqueur !
O mon trésor, ô ma joie, ô mon maitre,
Si tu m'entends, prends pitié de mon cœur !

« Comme la vigne au noble tronc du hêtre,
A ton cou blanc laisse-moi m'enlacer... »
Ici l'on va se récrier peut-être.

— « Quoi ! notre auteur se voudrait-il gausser ?
Est-ce qu'on pleure en ce pays féerique ?
Puis une reine à ce point s'abaisser ! »

Hélas! messieurs, la chose est historique.
Et c'est ainsi toujours, toujours, depuis
Qu'elle a perdu l'idéale bourrique.

Car c'est Bottom qui cause ses ennuis
Et, comme au temps de la folle aventure,
Trouble ses jours et ravage ses nuits.

Sans doute Puck a raté sa mixture.
Titania ne s'est pu délier
De l'innocente et simple créature.

La croix au dos comme un preux chevalier,
C'était d'ailleurs le meilleur fils du monde.
Pareil galant ne saurait s'oublier.

III

Sire Obéron, qui voit pâlir sa blonde,
Pour la distraire a pillé galamment
Le vieux trésor des rajahs de Golconde.

En ses cheveux il pose un diamant
Fait d'un morceau d'étoile, et qui scintille
Comme la nuit d'Avril au firmament.

Le lendemain c'est une autre vétille,
Quelque bijou du meilleur style hébreu,
Un collier fait par un Maure en Castille,

Un dragon d'or, une escarboucle en feu,
Voire une écharpe habilement coupée,
Le premier mai, dans un pan du ciel bleu.

Mais la boudeuse est bien trop occupée.
Seulette, elle se parle et se répond
Comme un enfant qui joue à la poupée.

— « Bah! dit le roi, bien fou qui se morfond,
S'il peut montrer une bouche aussi fraîche
Et des cheveux d'un si merveilleux blond!

« Éveillez-vous, mon cœur! Qu'on se dépêche
De rire encore à la clarté du ciel,
Et d'arborer les couleurs de la pêche!

« La nuit qui vient a la douceur du miel.
Tout le bois chante, et voici votre escorte
D'esprits subtils que commande Ariel.

« Vite mettez vos chagrins à la porte!
Vive l'espoir et l'allégresse, ô gué! »
Mais elle : — « Ami, s'il faut qu'on vous supporte,

« De grâce, au moins, ne soyez pas si gai!
Réformez-vous, apprenez les manières.
L'autre... ah! Dieu, l'autre était si distingué!

« Vous n'avez pas ses grâces printanières,
Son élégance au moindre mouvement,
Son air si noble à sauter les ornières.

« Comme il savait me prier gentiment,
D'un ton si doux et d'une voix si tendre!
C'était un âne empli de sentiment. »

Le roi n'a pas grand plaisir à l'entendre;
Mais son bon cœur s'est ému de pitié,
Peut-être aussi qu'il a peur d'un esclandre.

Il prend la main de sa folle moitié,
Et, doucement agenouillé dans l'herbe,
Lui parle bas sur un ton d'amitié.

— « Vous êtes femme, hélas! ô ma superbe,
Et comme femme avez le cœur changeant.
Le cas est tel qu'on l'a mis en proverbe.

« Mais quand la nuit de son voile d'argent
Couvre à la fois les forêts et la plaine,
A quel amour allez-vous donc songeant?

« De quel manoir êtes-vous châtelaine ?
De quelle étoile avez-vous le reflet ?
Qui vous a mis en main la marjolaine ?

« Rappelez-vous nos baisers qu'emperlait
La lune rose, au bois des chasseresses,
Et la clairière et son rossignolet.

« Rappelez-vous le jardin des caresses,
Les lys mourants du parterre enchanté
Où mon désir accueillit vos tendresses.

« Voyez : la nuit s'habille de clarté.
L'air étincelle, et c'est votre royaume,
Le seul, mon cœur, digne de ta beauté.

« Viens, lève-toi, viens respirer l'arome
Du lys d'amour, avant qu'il soit flétri.
Ouvre les yeux ; chasse l'affreux fantôme ! »

Et, pétulant comme un jeune mari,
Gaillardement il approche la bouche
Du clair visage où son rêve a fleuri.

Chut ! la dolente a pris un air farouche :
— « N'êtes-vous pas honteux ? Éloignez-vous !
Je suis la reine et défends qu'on me touche. »

— « Bah ! Et mes droits de légitime époux ? »
— « Pour m'effleurer votre barbe est trop rude.
Ah ! fi, fi ! L'autre avait le poil si doux ! »

L'autre ! — En ce mot que de béatitude !
De quel accent elle l'a prononcé !
Comme on voit bien qu'elle en a l'habitude !

Quoique très digne, Obéron est vexé.
— « Vraiment, dit-il, elle est aussi trop femme.
Parler raison serait presque insensé.

« Mais je suis las de cet épithalame.
Je quitte la partie. A moi, follets,
Gnomes, lutins ! Divertissez Madame. »

IV

Il sort de terre un tas de marjolets,
Frisés, musqués, pas plus hauts qu'une botte,
Tous beaux chanteurs ou danseurs de ballets.

Tout ça va, court, tourne, saute, jabote ;
Même il en est qui marchent de travers.
Le vent du soir les a mis en ribote.

Les uns s'en vont agacer les piverts,
D'autres cueillir les larmes de la vigne
Ou simplement voir la feuille à l'envers.

Mais le chef de la bande a fait un signe.
Flûtes, partez; commencez, violons.
La ronde au loin se déroule et trépigne.

Le sol bondit sous les petits talons,
Et c'est plaisir de voir en la nuit claire
Les cheveux roux voltiger sur les blonds.

— « Assez, assez! dit la reine en colère.
Fi! ces lourdauds s'imaginent danser!
Je sais quelqu'un qui savait mieux me plaire.

« Mieux qu'un félibre il eût, sans se lasser,
Jusqu'au matin mené la farandole,
Ce fier vainqueur qu'on rêvait d'embrasser.

« Qui peut savoir où l'ingrat batifole?
Venez du moins consoler mon chagrin,
Sylphes subtils, enfants de l'heure folle. »

Et voici qu'à l'appel du tambourin,
Paraît la troupe, armée à la légère,
Des gentils compagnons du romarin.

Ils ont quitté leurs châteaux de fougère
Où, vers le soir, vient s'égarer parfois
Un petit cœur amoureux de bergère.

D'un rond magique ils enlacent le bois,
Leurs pieds d'argent frôlent l'herbe en cadence,
Un rai de lune est au bout de leurs doigts.

L'enfant Amour est entré dans la danse,
Et par instants s'envole dans la nuit
Comme une vague et tendre confidence.

Ainsi, pareille à l'été qui s'enfuit,
Comme un parfum qui s'en va par bouffées,
La claire vision s'évanouit.

C'est maintenant le tour des jeunes fées,
Dans la lumière on dirait un essaim,
Et toutes sont d'églantines coiffées.

Leur blanche robe, entr'ouverte à dessein,
Quand une brise en passant la soulève,
Tour à tour montre ou cache un bout de sein.

Dames d'une heure et reines de la fève,
Leur sceptre est une fleur, humide encor;
Leurs yeux profonds ont la couleur du rêve.

Au vent léger livrant ses cheveux d'or,
Toute la troupe un instant se balance.
Autant d'oiseaux qui vont prendre l'essor.

Et les voilà qui tournent en silence
Sur un vieux rhythme, infiniment berceur.
D'un air d'exquise et molle nonchalance;

Sur un rhythme ignoré de tout danseur,
Bien que transcrit au livre des Merveilles,
Elles tournent ensemble avec douceur.

Autour des lys et des roses vermeilles,
Telle on peut voir, au matin renaissant,
Tourbillonner la ronde des abeilles.

Hourrah! Le jeu parait moins innocent.
Dans les yeux passe une folâtrerie,
Comme un regret de quelque adolescent.

Sous une lune indolemment fleurie
De jolis bras s'enlacent, et partout
Le rose tendre à l'azur se marie.

Un chant divin s'élève tout à coup,
Plus pénétrant que l'idéale aubade
Du rossignol sauvage à la nuit d'Août.

Tantôt, folâtre, éclate une roulade.
Tantôt l'air gai s'alanguit doucement,
Et c'est comme la voix d'un cœur malade.

Elle dit, cette voix, l'âpre tourment
Des âmes qu'une ivresse a confondues,
L'étrange mal qui vous vient en aimant;

Dans l'abandon les larmes répandues,
Le feu qui meurt, le désir envolé,
Les vains baisers, les tendresses perdues.

Et puis le chant, largement déroulé,
Semble monter, dans une apothéose,
Jusqu'aux lys bleus du parterre étoilé.

Il célèbre l'Amour qui se repose,
Superbe et triomphant, sous l'églantier,
Et respire à jamais la blanche rose.

Le bois joli s'allume tout entier.
C'est comme un incendie, et tout se pâme,
Les fourrés, la clairière et le sentier.

Mais ce concert qui finit dans la flamme
N'a pas touché la reine au cœur dolent.
— « Ah! ce n'est pas la voix qui prit mon âme!

« Cher méconnu, qu'il avait de talent!
De quel gosier il envoyait les trilles,
Que son organe était mirobolant!

« Rien qu'à l'entendre on formait des quadrilles.
Les plus chagrins oubliaient leur ennui,
Les plus pédants devenaient joyeux drilles.

« Quels sons divins! Où trouver aujourd'hui
Timbre si frais et pareille méthode?
Le rossignol était jaloux de lui.

« D'une chanson il savait faire une ode.
Mais à présent le monde est bien changé.
Plus de grand art! Il est passé de mode. »

V

L'oreille basse et le cœur affligé,
Le pauvre époux cependant s'ingénie
A rompre un charme imprudemment forgé.

Certe il y met une ardeur infinie.
Que de tracas! La tâche par malheur
Est au-dessus de son petit génie.

Ayez pitié de cet ensorceleur.
Baguette en main, c'est en vain qu'il profère
Des mots plus longs que du Havre à Honfleur.

Ce qu'il a fait il ne le peut défaire
Et vous jugez de son royal souci.
Vraiment, vraiment c'est une triste affaire.

Il a dû se rouiller. Peut-être aussi
Que ses vieux sorts ont perdu leur puissance.
Toujours est-il qu'il n'a pas réussi.

Car la princesse, en sa folle innocence,
Raffole encor de maître Aliboron
Comme aux beaux jours de son adolescence.

Les premiers temps, monseigneur Obéron
Se gaudit fort de son espièglerie;
Tant de simplesse enchantait ce luron.

Mais à la fin cela le contrarie
De voir sa femme éprise d'un baudet.
Comme un poète il craint la raillerie.

Puis il a su que certain farfadet
Avait partout colporté l'aventure,
Et que depuis le monde en clabaudait.

Pour l'assister en sa déconfiture,
N'y pouvant rien et n'y comprenant rien,
Il a mandé force gens d'écriture,

Et notamment deux personnes de bien
Dont on célèbre au loin la renommée,
Frère Panuce et le barde Quellien.

L'un comme oiseau chante sous la ramée.
L'autre est paillard comme feu Salomon,
Qui, dans les temps, régna sur l'Idumée.

Frère Panuce a fait un beau sermon.
Il a surtout fort conseillé de boire
Pour soulager la rate et le poumon.

Remède inestimable, on peut le croire,
Vu que lui-même en usa bien souvent
Dans sa jeunesse, avec l'ami Gringoire.

Mais ce sont là pratiques de couvent.
Titania, n'étant point baptisée,
N'a compris goutte à ce discours savant.

Ce qu'il lui faut, c'est la pure rosée
Cueillie, à l'aube, au cœur d'un liseron.
Le jus divin lui donne la nausée.

— « Pouah, pouah ! fait-elle. En vérité, baron,
Tout ce vin-là va tacher mon écharpe ;
Éconduisez le vilain biberon. »

Le barde alors saisit sa bonne harpe
Et, pour salut aux nobles assistants,
Fait un magique et preste saut de carpe.

Il dit la terre avec ses habitants,
La nuit en fleur et le chœur des étoiles,
Le sombre hiver, le glorieux printemps.

Au vent de mer ouvrant leurs frêles voiles,
Mille bateaux passent en ses bardits ;
L'amour celtique y ronfle dans ses toiles.

Tout à côté voici le Paradis
Qui resplendit en sa magnificence,
Non loin du gouffre où hurlent les maudits.

La scène change et le poète encense
Les vieux bardes moussus au cœur si pur,
En ternaires comme eux pleins d'innocence.

Un rossignol du temps du bel Arthur
Pleure au sommet d'un chêne druidique,
Et son chagrin s'envole dans l'azur.

On voit s'ouvrir la forêt fatidique
Où, flagellé par le vent des remords,
Saute et glapit tout un peuple impudique.

Tremblez! C'est l'heure où l'on jette les sorts.
Minuit sonne. Tremblez. — Comme de juste,
Le tout finit par l'office des morts.

Mais c'est en vain que le chanteur ajuste
Les fins ressorts du palais de carton
Qu'il doit emplir de son souffle robuste.

Il s'enfle en vain, le noble baryton.
Titania bâille au meilleur passage.
La belle, hélas! n'entend pas le Breton.

VI

Comme autrefois une fleur au corsage,
Elle revit jusqu'au moindre moment
De cette nuit qui ne fut pas trop sage.

Un souvenir, — ah Dieu! qu'il est charmant! —
Dans le gris-bleu d'une brume automnale,
Lui montre encor l'irrésistible amant,

L'amant joli qui cause sa fringale,
Celui qui vint, avec les papillons,
Tourner autour de la rose idéale.

La jeune lune a de joyeux rayons;
De tous côtés s'illumine la mousse.
C'est la nuit folle aux mille carillons.

C'est la nuit bleue, adorablement douce,
La claire nuit, la nuit de la Saint-Jean
Où l'on entend l'amourette qui pousse.

Par les bons soins d'un sylphe diligent,
Le chêne sombre et l'orme qui verdoie
Se sont tous deux vêtus de bel argent.

Et c'est l'ivresse, et c'est la grande joie;
Sous les arceaux de la vaste forêt
C'est l'immuable aurore qui flamboie.

Chut! Qu'est-ce donc? Rien qu'un âne qui brait.
Les petits nains cessent leurs sarabandes.
Chut, chut et chapeau bas. Il apparaît.

Le front orné d'amoureuses guirlandes,
C'est lui, le grand, l'invincible Oreillard.
On voit s'enfler ses narines gourmandes.

Rustre jamais ne parut si gaillard.
Tout frétillant de grâce polissonne,
Sur l'assistance il ouvre un œil paillard.

Titania l'a vu. Son cœur frissonne;
Elle soupire et rougit et pâlit.
— « O ciel! Quelle est cette noble personne?

« Sur ma parole, un seigneur accompli,
Vrai parangon et trésor de nature!
Lui seul, j'en jure, est digne de mon lit! »

Et d'une main flattant la créature,
Elle la fait coucher à ses genoux.
O lamentable et risible posture!

— « Mon tendre amour, mon gâteau de miel doux,
Gentil mortel, d'où vient votre surprise?
Ne m'attendiez-vous pas? Égayez-vous?

« De tes accents mon oreille est éprise,
Mon cœur volage est fou de ta beauté.
Et j'aime aussi cette robe un peu grise.

« Ici respire un éternel été.
C'est mon domaine et je t'en fais hommage.
Tu resteras dans le cercle enchanté.

« Mille oiselets au magique plumage
T'enchanteront de leur vol éclatant;
Dans l'eau des fleurs tu verras ton image.

« Et je te donne, ô mon fier combattant,
Pour te servir, un chœur de jeunes fées
Qui bercera ton sommeil en chantant.

« Sylphes mutins, nymphes ébouriffées,
Apparaissez, gentils esprits des bois;
De mon vainqueur apprêtez les trophées.

« Soyez pour lui gracieux et courtois,
Nourrissez-le de mûres, de groseilles,
De blonds raisins, de figues et de noix.

« Vite, coupez les cuisses des abeilles,
Allumez-les aux yeux du ver luisant,
Pour éclairer cette nuit de merveilles! »

Sire âne alors entonne un chant plaisant,
Branle l'oreille, agite sa perruque.
Dieu! qu'il est drôle! et quel air suffisant!

— « Hi, han! hi, han! madame, on vous reluque,
Hi, han! hi, han! l'on vous trouve assez bien. »
De longs frissons lui courent sous la nuque.

Et la princesse embrasse le vaurien.
— « O ma joie ineffable, oh! que je t'aime!
Te voilà tout à fait aérien!

« J'ai sur ton front posé mon diadème;
Ma bouche, vois, ne sait que te prier.
En mes yeux clairs j'ai mis tout un poème.

« Je suis la vigne à l'entour du mûrier.
Mon cœur s'en va lorsque je te regarde.
Ah! que je t'aime, ô bel aventurier!

« Allez, mon page, allez, Grain de Moutarde,
Où vous savez, préparer mon lit blanc!
Et vous, silence, ô forêt babillarde! »

Grain de Moutarde est un esprit volant.
Le voilà de retour. Mais quel prodige!
Qu'est devenu l'impayable galant?

Quel vent cueillit cette fleur sur sa tige?
Évanoui, le mignon tant chéri!
Et seule au bois, Titania s'afflige.

Rien de lui n'est resté, pas même un cri.
Qui l'eût pensé qu'un âne fût si traître?
Hélas! princesse, un bon tour de mari.

C'est Obéron qui l'a fait disparaître.
Loin du pays féerique, en un vert pré,
Dans la luzerne on pourrait le voir paître.

Et c'est pourquoi la reine au crin doré
Est là pleurante en ses voiles de gaze,
Pourquoi son cœur est si désespéré.

Sur ce qu'on aime aisément on se blase.
Mais une absence a du bon quelquefois.
C'est le moyen d'entretenir l'extase.

— « Bel inconnu qui m'avais sous tes lois,
Soupire encor la folle, ah ! je le jure
Par cette voix qui ravissait les bois,

« Tu n'étais pas déloyal ni parjure.
Tant d'innocence éclatait dans tes yeux !
Jamais ton cœur ne m'aurait fait injure.

« Comme tu dois souffrir sous d'autres cieux,
Triste exilé sur la terre étrangère,
Si loin des lys du jardin merveilleux !

« Non, ta beauté n'était pas mensongère ;
Tu n'étais pas de ces faux chevaliers
Qui dès le soir délaissent leur bergère.

« Nos doux serments ne sont pas oubliés.
Rien jusqu'ici n'a pu rompre la trame
Des trois fils d'or qui nous avaient liés.

« Va, je connais la couleur de ton âme.
J'ai vu tes pleurs et je sais ton chagrin,
J'entends encor ton chant qui me réclame. »

Et c'est toujours, toujours même refrain.
Ah ! belle dame, attendez-le sous l'orme,
L'aventureux et tendre pèlerin.

VII

Et Bottom ? — Lui, n'a pas changé de forme.
Baudet il fut, baudet il est resté,
Tout luisant d'aise avec un ventre énorme.

Il a gardé son regard effronté,
Son vaste mufle et ses larges oreilles,
Et c'est encor le même âne bâté.

Toujours orné de grâces nonpareilles,
Il va s'ébattre au milieu des roseaux
Et d'autres fois il rend visite aux treilles.

Ses pieds menus, ses jambes en fuseaux
Ont quelque peine à promener sa panse;
Dans la prairie il fait peur aux oiseaux.

D'ailleurs fringant et gaillard, comme on pense,
Digérant bien ses quatre ou cinq repas,
Dieu veuille un jour lui bailler récompense!

Quant à sa dame, il ne s'en enquiert pas;
De cette perte il n'a douleur aucune.
— « Ma foi, dit-il, un fameux débarras!

« L'aimer? Autant courir après la lune.
En moins d'une heure, elle a tourné vingt fois.
Puis elle est blonde et je suis pour la brune.

« C'est vrai pourtant qu'elle adorait ma voix.
Je lui plus fort. Elle a du goût sans doute.
Mais que le diable emporte son patois!

« Toujours des mots où je n'entendais goutte :
— « Mon cœur, mon roi, ma vie, et cætera. » —
Non. Qu'on m'amène une ânesse qui broute.

« Je veux, sur l'air du tra deri dera,
La biscoter sans tant de simagrées.
A la bonne heure on se dégourdira.

« Hi, han! Hi, han! bran pour les mijaurées!
Suis-je taillé pour faire un Céladon,
Moi qui ne suis qu'un danseur de bourrées?

« Quand de son cœur la folle m'eut fait don,
Sur mon poil tendre elle effeuilla des roses;
Elle eût mieux fait de m'offrir un chardon. »

L'âne, ayant dit ces mémorables choses,
Content de lui, renifle longuement,
Cabriole, s'ébroue et prend des poses.

— « J'en ai soupé, de ce métier d'amant.
Lorsqu'elle prit la poudre d'escampette,
Notre princesse agit très sagement.

« Très sagement, oui-da, je le répète.
Un jour de plus, je l'allais renvoyer
A ses parents, sans tambour ni trompette. »

Et l'orateur, fier de son plaidoyer,
Tout à l'entour lance une pétarade,
Puis par la plaine il s'en va festoyer.

La belle pleure et le vilain gambade.





Robin des Bois

A Raymond Daly.



ROBIN DES BOIS

I

Au temps où l'épine blanche
Scintille à tous les buissons,
Où d'amoureuses chansons
S'envolent de branche en branche,

Quand on voit par les sentiers
Rougir l'épine-vinette,
Sauter la bergeronnette
Aux pointes des églantiers,

Sous la feuille qui verdoie,
Au milieu du bois en fleur,
Robin, le hardi voleur,
A toujours le cœur en joie.

8.

Sa bonne arbalète au flanc,
Son franc gourdin sur l'épaule,
Dès le petit jour, le drôle
Bat les fourrés en sifflant.

Entre l'érable et le hêtre,
A l'ombre du chêne altier,
Il nargue le monde entier.
La forêt défend son maître.

La forêt l'aime. Il est beau;
Plus d'une en sait quelque chose.
Il porte à son bonnet rose
Une plume de corbeau.

Et gai, la mine éveillée,
Adroit, leste, dégourdi.
Jamais garçon plus hardi
Ne parut sous la feuillée.

Ce beau matin, justement,
Son humeur est fort gaillarde.
C'est en riant qu'il regarde
S'éveiller le bois dormant.

Frais et dispos, il écoute
Les oiseaux qui font leur train;
Gare au pauvre pèlerin
Qu'il va trouver sur sa route.

Gros-Jean, l'honnête vaurien,
Est quelque part en débauche.
Bah! Robin n'est pas trop gauche.
Lui tout seul, ça suffit bien.

II

Qui chevauche à la male heure
Dans le matin blême encor?
Un chevalier tout en or
Avec la barbe qui pleure.

Soudain il voit se dresser
Une ombre au bout de sa lance :
— « Gueux, fait-il, quelle insolence!
Manant, laisse-moi passer! »

— « Ah! c'est ainsi, mon brave homme!
Bon, nous allons rire un peu.
Mais avant tout, de par Dieu,
Descends vite, ou je t'assomme! »

Et, comme un désespéré
Qui se rue à la bataille,
Robin fonce, pique, entaille
Avec son bâton ferré.

Le bon chevalier riposte
Et fait, ma foi, de son mieux.
Mais le gas, toujours joyeux,
Reste droit et ferme au poste.

Pic et pic : Vlan sur le cou,
Vlan sur le flanc, sur l'aisselle.
Le fer fume. Une étincelle
S'en envole à chaque coup.

Flic et flac et torgne lorgne,
Vlan sur le dos, sur les bras;
Une pointe, et, patatras :
Voilà le chevalier borgne!

Voilà le cousin du roi
Chu sur l'herbette mouillée,
La cervelle écrabouillée,
Les os en grand désarroi!

Robin lui sort sa cuirasse,
Le met nu comme un Saint Jean,
Et de tout son bel argent
Prestement le débarrasse.

Puis sans demander rançon,
Gracieux et pitoyable,
Il lui dit : « Va-t'en au diable! »
N'est-ce pas un bon garçon?...

III

La sueur, comme une pluie,
Lui dégouline du front.
Il s'esclaffe, en franc luron,
Dans sa barbe qu'il essuie.

Mais voici qu'a retenti
Un léger bruit de sonnaille.
Encore quelque canaille
Qui cherche un mauvais parti !

Et, redevenu farouche,
Robin reprend son épieu,
Un éclair en son œil bleu,
Un bâillement sur la bouche.

Trottant, trottant, trottinant,
Passe un moine sur sa mule
Dont la panse dissimule
Un bissac d'air avenant.

— « Eh ! père, allez-vous en Chine ?
Quel train ! vous prendrez du mal...
Tudieu ! le bel animal !...
Qu'a-t-il donc, là, sous l'échine ? »

— « Fi! mon fils. Holà, holà!
Toucher à notre prébende!
Mais béni soit qui s'amende :
Vite agenouillez-vous là. »

— « Soit! mon père, à votre guise.
Écoutez donc mon aveu :
Depuis longtemps j'ai fait vœu
De soulager sainte Église. »

Et preste! d'un tour de main
La plus sainte des sacoches
Se déverse dans les poches
Du baron de grand chemin.

Pauvre renard pris au piège,
Le tonsuré crie : — « Hélas!
Vade retro, Satanas!
A la garde! au sacrilège! »

En vain... Tant de bons morceaux
Fricassés par les dévotes :
Souvenirs de gelinottes,
Fins confits de bécasseaux,

Tout ce manger délectable,
Jadis cuit à petit feu,
Humbles serviteurs de Dieu,
Fait la nique à votre table.

De son fardeau soulagé,
L'âme en deuil et le sac vide,
Le déconfit tourne bride
Sans même prendre congé.

— « Recommandez-moi, cher moine,
A votre Communauté. »
C'est Robin qui, l'éhonté,
Pouffe en sa barbe d'avoine.

— « Surtout ne m'oubliez pas,
Cette nuit, dans vos prières... »
Mais déjà, par les clairières,
La mule allonge le pas.

IV

Sur l'herbe, au bord de la route,
S'étend le hardi voleur.
— « Eh, bon Dieu! quelle couleur
A ce pâté, quelle croûte!

« Peste! on vit bien, au couvent.
Je veux m'y rendre novice.
Voyez-moi cette écrevisse :
Vive l'art de Taillevent! »

Et, saoul de tant d'aventures,
Sérieux comme un gourmet,
Il aspire le fumet
De toutes ces nourritures.

Plouf, plouf, plouf! un percheron
Du premier sentier débouche,
Trimbalant, comme une souche,
Un gros bonhomme tout rond,

Un bonhomme apoplectique
Aux petits yeux dans du suif,
Qui tient de l'usurier Juif
Et du courtaud de boutique.

C'est un marchand de Francfort,
De Beaucaire ou de Golconde!
Il a fait le tour du monde,
Monté sur un coffre-fort.

Il va des monts à la plaine,
Du fond de Thune au Japon,
Toujours gras, toujours fripon,
L'escarcelle toujours pleine.

Et gaillards, tambour battant,
En troussequins feuille morte,
Trente valets font escorte
A ce seigneur important.

Mais dès qu'elle a vu la trique
Du gentil Robin des Bois,
Toute la troupe à la fois
A pris un vol chimérique.

— « Holà ! Jacques, Mathieu, Jean,
Bons compagnons, vaillants reîtres,
Défendez le roi des maîtres !
Avant tout sauvez l'argent ! »

Hélas ! Mathieu fait la planche,
En une ornière étendu.
Jean est loin. Jacque est pendu
Par les crins à quelque branche.

L'homme riche est resté seul,
Marionnette falotte,
Qui verdit en sa culotte
Comme un mort en son linceul.

Et Robin, frétillant d'aise :
— « Sac d'écus, pourquoi trembler ?
Je ne veux que dégonfler
Ce ventre un peu trop obèse. »

Crac ! c'est fait en un instant.
Ah ! Seigneur, la bonne aubaine !
Que de nobles-à-la-reine,
D'argent mat et d'or chantant !

O merveilles, ô magies !
Heaumes, croix, lunes, soleils !
Que de profils sans pareils
Et d'illustres effigies !

Le bonhomme en est bourré
Comme un gueux de pièces fausses.
Il en tombe de ses chausses,
De son chaperon fourré ;

De sa perruque de soie
Il en sort des quarterons.
Ainsi coulent les marrons
Du bedon fleuri d'une oie.

Robin, nullement gêné,
Tend son bonnet sous l'averse,
Et bénit le bon commerce
Par qui le monde est orné.

V

Comme un ortolan sans plumes
A fui le richard piteux.
Robin, nullement honteux,
S'applaudit de ses coutumes.

Le voici bel argentier
Du royaume de féerie.
Mon Dieu, l'heureuse industrie
Et l'agréable métier!

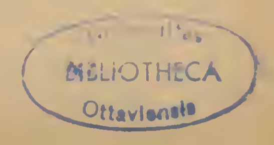
Et plus amusé qu'un page,
Dans le matin frétillant,
Il écoute l'or vaillant
Qui fait son joli tapage.

Ces ducats savent parler
Et leur langage est céleste.
Il les fait d'une main preste
Tinter, tintinnabuler,

Puis d'un coup sec les envoie
S'éjouir au ciel vermeil,
Heureux de voir au soleil
Quelque prince qui flamboie.

Mais, quand il s'est bien gaudi,
A la fin ce jeu l'assomme.
Son estomac de jeune homme
Marque pour le moins midi.

— « Faisons, dit-il, chère lie,
Sus à l'excellent pâté! »
Quant au *Benedicite*,
J'ai grand'peur qu'il ne l'oublie.



Au long du ruisseau courant,
Parmi les lys de la berge,
Comme un buveur à l'auberge
Il s'installe en conquérant.

Le gazon lui sert de nappe,
Son siège est fait d'un bouleau;
Dans les fleurs, au bord de l'eau,
Il est plus heureux qu'un pape!

Et quelle ardeur à bâfrer!
Sous le feuillage tapies,
Une corneille et trois pies
Le regardent opérer.

Ce goinfre les intéresse.
Il va, sans choix ni merci,
De la daube au pied farci,
Du Bourgogne au vin de Bresse.

Adieu, gâteaux d'un écu!
Votre existence fut brève.
Le pâté n'est plus qu'un rêve;
Les gimblettes ont vécu.

Cependant le bois chuchote,
On dirait qu'il est content.
Sous les fourrés on entend
Un menu chant de linotte.

VI

A l'ombre, au milieu des pots,
Robin s'étend sur la panse.
Il a bien gagné, je pense,
Quelques instants de repos.

Et sans oreillers ni draps
Déjà ronfle le bon sire.
Il rêve qu'il vient d'occire
Le terrible Fierabras.

Toujours prêt à la parade,
Horrifique et corseté,
Tervagant s'est présenté
Pour venger son camarade.

— « Un, deux! — un, deux! — un, deux, trois!
Défends-toi, chien d'infidèle!
Je te ferai, haridelle,
Lécher l'ombre de la croix! »

Et soudain Robin s'éveille,
Bouche ouverte et l'œil béant.
Ah! ce n'est pas un géant
Qui le contemple. — O merveille!

Non, c'est un petit profil,
Le plus sémillant du monde,
Une fille rose et blonde
Aux yeux bleus, couleur d'Avril.

Et derrière la friponne
Se tient, pas trop rassuré,
Un gros garçon, bien membré,
A large face pouponne.

Dans la forêt du bon Dieu,
Créatures innocentes,
Tous deux allaient par les sentes,
En se bousculant un peu.

Sans se raconter grand'chose,
Ils se tenaient par la main.
Ils cherchaient le vert chemin
Où croît l'aubépine rose.

Le ronflement familier
Du bon Robin les enchante.
— « Eh ! vilain ! » — « Qu'est-ce, méchante ? »
— « Vois donc ce particulier ! »

— « Comme il dort ! Les belles quilles !
Et que de pots il a bus ! »
— « C'est un de ces gas barbus
Qui, le soir, font peur aux filles. »

— « Il rêve, j'en parierais,
Qu'il est à quelque bataille.
Laissons couler la futaille. »
— « Regardons. » — « Mais pas trop près. »

La tignasse ébouriffée,
Robin surgit tout à coup.
On entend crier au loup
Le béjaune avec sa fée.

Cet air de lune endormie
Est pourtant plaisant à voir.
Et Robin, sans s'émouvoir :
— « Ne crains rien, petite amie.

« Écoute le bel argent
Qui tapage en ma pochette.
Donne-moi ta main blanchette
Et ton joli cœur changeant. »

Il prend la belle et lui plante
Sur la nuque un franc baiser.
Pourrait-elle refuser
Une aubade si galante !

Elle fait bien des façons,
Mais au fond c'est pour la frime.
Est-ce donc un si grand crime
D'adorer les beaux garçons ?

Le refus rit sur sa bouche,
Le désir flambe en ses yeux.
Et déjà l'amour joyeux
N'a plus rien qui l'effarouche.

Le faucon apprivoisé
Vole sur le poing du maître.
Le pauvre amoureux champêtre
En est tout scandalisé.

S'il osait! Quelle ruade
Dans les mollets du fripon
Qui vous trousse un blanc jupon
Comme on boit une rasade!

Mais le gaillard est prudent.
Se fâcher n'est point sa mode.
« Trop de sagesse incommode, »
Pense-t-il. — Et cependant

Robin, que rien n'embarrasse,
Va toujours son train d'amour
Et cueille la fleur du jour
Sur la gorge qu'il embrasse.

— « Ami, quel air hébété!
Dit-il enfin, hors d'haleine;
Prends cette bourse; elle est pleine.
Va-t'en boire à ma santé. »

VII

Robin pétille de joie,
Robin a le cœur en feu,
A voir sous le grand ciel bleu
Son royaume qui poudroie.

A l'ombre du bois épais
S'épanouit tout son être.
Ils sont unis, chêne ou hêtre,
Dans la guerre et dans la paix.

— « Merci, frères de mon âme,
Frênes, bouleaux élancés,
Qui là-haut me bâtissez
Un palais toujours en flamme !

« Soyez tous les bienvenus,
Arbres à la rude écorce,
Soutiens de ma jeune force,
Compagnons aux fronts chenus.

« Nourrissons de la même Ève,
On nous fit la même nuit.
Le même soleil nous cuit,
Nous avons le même rêve.

« L'argent du même ruisseau
A coulé sur notre tête.
Le vent qui vous met en fête
A chanté sur mon berceau.

« Merci, forêt, merci, vieille,
Grand'mère qui me défends !
Le meilleur de tes enfants
Te sourit quand je m'éveille.

« Entre la biche et le daim
J'aime à tenir cour plénière.
A moi la fleur printanière ;
La forêt est mon jardin.

« A moi la lice velue,
La louve et le louveteau.
La forêt est mon château,
Mon donjon, ma tour feuillue.

« Aïeule, que dis-je ? Oh non !
Vivent ses métamorphoses.
Elle se couvre de roses
Sitôt qu'elle entend mon nom.

« Les pieds nus dans la rosée,
Chaque soir elle m'attend.
C'est elle mon cœur chantant,
Ma toute verte épousée.

« Elle a toujours obéi
A qui tenait sa main blanche,
Comme l'or son âme est franche;
Jamais elle n'a trahi.

« Je suis l'abeille qui rôde
A l'entour de l'églantier.
Je chante d'un cœur entier
Ma belle aux yeux d'émeraude! »

VIII

Robin sent le vent léger
Qui le caresse et l'enlève.
Robin sent le vent du rêve
En ses cheveux voltiger.

— « Ohé! de la chattemite.
Papelards et chats-fourrés,
Lécheurs de gâteaux beurrés,
Trousse-cul de la marmite,

« Marlous, truands et vauriens
Gueusant le reste des tables,
Ducs, marquis et connétables,
Tondeurs d'écus ou de chiens,

« Porteurs de pourpre ou d'hermine,
Capitans voguant sur mer,
Gens du roi, suppôts d'enfer,
Pauvre petite vermine,

« Regardez, race de poux,
Le front bas dans la poussière,
Un gas de la Bécassière,
Quelqu'un qui vaut mieux que vous.

« Je suis fort et je suis brave,
Toujours en belle santé;
J'ai de l'argent à planté,
J'ai de bon vin plein ma cave.

« Je suis beau quand je me bats;
Mon sang est puissant et riche;
Jamais, jamais je ne triche
En amour comme aux combats.

« J'ai l'art de charmer les filles
Et sais leur moindre secret;
En leur cœur comme en forêt
J'allume un feu de brindilles.

« Le soleil aux blonds rayons
Vient à point quand je l'évoque.
Dans les plumes de ma toque
Tourne un vol de papillons.

« Eh! vous autres, rien-qui-vaille,
Tâchez donc d'en faire autant!
Vous pleurez; je suis content.
Vous gueusez; moi je travaille.

« Grippe-sous, écornifleurs,
Gens d'usure et de boutique,
Reniflez l'air méphitique;
J'habite au milieu des fleurs.

« Allez au vent des cuisines,
Flairant par les soupiraux
L'odeur des vins et des rots;
Je bois aux sources voisines.

« Le vent qui souffle des monts
Gonfle ma large poitrine.
Il a la saveur marine;
J'en ai rempli mes poumons.

« Le vent qui vient de la plaine
Me berce comme un ami,
C'est lui qui m'endort parmi
Le thym et la marjolaine.

« La nature me comprend;
J'ai vu l'âme sous l'écorce.
J'aime à retremper ma force
Dans l'écume du torrent.

« Tout mon être crie et vibre
Avec la voix des forêts.
Je parle à Dieu de tout près;
Je suis joyeux, fier et libre! »

IX

Mais du village lointain
Part un léger son de cloche,
Et voici qu'il se rapproche,
Grêle, clair, tout argentin.

C'est l'angelus qui s'envole
Au ciel infiniment pur,
La prière en plein azur
Qui rassérène et console.

C'est l'angelus villageois;
Il a franchi les collines,
Et ses notes cristallines
S'égrènent à travers bois.

Robin bravement se signe,
Et, dépêchant un ave :
— « On me tient pour réprouvé,
Mais, vive Dieu! quoique indigne,

« Je suis encor bon chrétien
Comme au sein de ma nourrice.
Ma très douce impératrice,
Notre-Dame le sait bien.

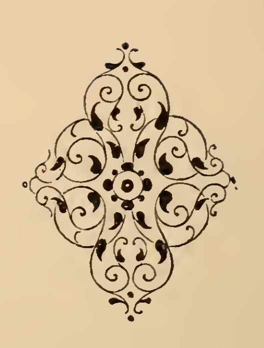
« Les mangeurs de patenôtres,
C'est vrai, m'intéressent peu.
Ne peut-on adorer Dieu
Sans cajoler ses apôtres ?

« Vienne à passer quelque sot,
Volontiers je le moleste.
Mais pour avoir la main leste,
On n'est pas un parpaillot.

« J'aime à boire, j'aime à rire,
Si l'on ne me pousse à bout;
Je ne suis pas, après tout,
Aussi noir qu'on veut bien dire.

« O reine du bois en fleur,
Du bois et de la prairie,
Prenez, ô Vierge Marie,
Pitié de l'humble voleur! »





Rondes et Chansons

A Hippolyte Herbel.

10.



RONDES ET CHANSONS

I

La primevère
Fleurit les bois.
Et moi, je bois
Mon petit verre.

Le firmament
Se vêt de rose;
Moi, je m'arrose
Abondamment.

Charmante brune,
A la santé
De ta beauté
De clair de lune!

Eh, eh! je vois
Ta chemisette;
Fais-moi risette
Une ou deux fois.

Quelle folie
D'être grognon
Quand ma Nanon
Est si jolie!

Comment peut-on
Parler en prose
Lorsque la rose
Est en bouton!

II

Annette, au point du jour,
Mirliton, mirlitaine,
Se mire à la fontaine,
Dans le jardin d'amour.

Annette s'émerveille,
Elle soupire en vain,
Et c'est l'instant divin
Où le printemps s'éveille.

Ses yeux languissamment
Regardent l'eau dormante,
Et c'est l'heure charmante
Qui précède l'amant.

— « Qu'on me dise à quoi pense
Ce marjolet moqueur.
N'auras-tu donc, mon cœur,
Jamais ta récompense ? »

Et voici qu'un beau gas
Vient accoler Annette.
— « Brunette, ma brunette,
Ne t'effarouche pas.

« J'adore ton sourire
Et, je ne sais pourquoi,
Quand je suis près de toi,
Je n'ai plus rien à dire.

« Je n'osais t'approcher.
Mais le printemps commande,
Et ma peine est trop grande
Pour la pouvoir cacher. »

Annette, renversée
Aux bras de son ami,
Les yeux clos à demi,
Sourit à sa pensée.

Et tout chante à l'entour,
Mirliton, mirlitaine,
Les fleurs et la fontaine,
Dans le jardin d'amour!

III

La belle Rosemonde
A fait choix d'un amant.
C'est bien le plus charmant
Qui soit de par le monde.
Tourne, tourne, ma ronde,
Envole-toi gaiment!

Dès l'aube, à sa fenêtre
Il accourt, tout joyeux :
— « Ouvre tes jolis yeux,
Hâte-toi d'apparaître!
L'amour est le seul maître
De la terre et des cieux.

« Donne ta bouche rose,
Que j'y cueille un baiser.
Je veux apprivoiser
Ce joli cœur de rose. »
Et si douce est la chose
Qu'on ne peut refuser.

La belle Rosemonde
A fait choix d'un ami.
Ce n'est pas à demi
Qu'il adore sa blonde.
Tourne, tourne, ma ronde,
Nous avons trop dormi.

Gentilles bachelettes,
Il faut en faire autant.
Quand vient le mois chantant,
Ne restez pas seulettes.
Amours et violettes
Ne durent qu'un instant.

IV

J'ai caché l'épine verte
Dans mon tablier d'argent.
Parions que c'est Gros-Jean
Qui fera la découverte.
Oh! oh! Le bois s'est empli
D'un bruit de sources clairettes.

Amourettes, mes amourettes,
Amourettes du bois joli!

Il doit arriver un prince
Pour m'offrir des muguets blancs.
Ce n'est pas de ces galants
Comme on en voit en province.
Viendra-t-il de Tripoli?
Sera-ce le roi des Brettes?

Amourettes, mes amourettes,
Amourettes du bois joli!

Par malheur, celui qui m'aime
Ne m'a jamais dit son nom.
Je crois bien qu'il est mignon
De l'empereur de Bohême.
Ça ne fera pas un pli,
S'il se connaît en fleurettes.

Amourettes, mes amourettes,
Amourettes du bois joli !

Je veux lui voir l'apparence
D'un seigneur du temps ancien,
Qu'il devise et chante bien,
Qu'il fasse la révérence,
Qu'il soit gai, qu'il soit poli,
Qu'il ait des façons discrètes.

Amourettes, mes amourettes,
Amourettes du bois joli !

J'ai du vert, du bleu, du rose,
J'ai de l'or à vous donner.
Galants, venez jardiner ;
Je sais où fleurit la rose.
Tire lère, tire li,
C'est le chant des bergerettes.

Amourettes, mes amourettes,
Amourettes du bois joli !

V

Elle gardait ses blancs moutons
Dans la prairie, au clair de lune.
— J'aime la blonde, aussi la brune. —
Elle gardait ses blancs moutons,
La bergerette aux blancs tétons.

Le fils du roi vint à passer,
Qui par les bois faisait sa ronde.
— J'aime la brune, aussi la blonde. —
Le fils du roi vint à passer,
Qui lui demande à l'embrasser.

— « Ah! fils du roi, pourquoi toujours
Aller au bois chercher fortune?
— J'aime la blonde, aussi la brune. —
Ah! fils du roi, pourquoi toujours
Au moindre vent virer d'amours? »

— « L'amour ! Qu'y faire ? Il est changeant.
Comme le ciel, la terre et l'onde.
— J'aime la brune, aussi la blonde. —
L'amour ! Qu'y faire ? Il est changeant.
Rien ne vaut l'or, sinon l'argent. »

— « Mais nous pleurons, nous, pauvres cœurs
Sans espérance ni rancune.
— J'aime la blonde, aussi la brune. —
Mais nous pleurons, nous, pauvres cœurs,
De l'abandon de nos vainqueurs ! »

— « J'aime la blonde et je fais bien,
Puisque c'est le trésor du monde.
— J'aime la brune, aussi la blonde. —
J'aime la blonde et je fais bien ;
J'aime la brune et n'y peux rien. »

VI

Qu'elle a les yeux doux,
Manon la gantière!
Dans la ville entière
On fait les cent coups,
Depuis qu'elle exerce
Son joli commerce.

Qui veut du velours
Ou du fil de soie?
Qui veut de la joie
Pour quatre ou cinq jours?
Qui veut une œillade
Dans la soleillade?

Accourez. Manon
N'est pas trop farouche,
Et jamais sa bouche
N'a répondu : Non.
Rembarrer le monde?
Elle est bien trop blonde.

C'est l'oiseau siffleur
Qu'un rien émoustille,
L'oiseau qui frétille
Sur la haie en fleur;
C'est la lune claire
Qui rit pour nous plairc.

Oh! cet œil follet!
Et quelle amusette,
Sous la chemisette
Et le bavolet,
Ces nénés tout roses
Qui semblent des roses!

Heureux le galant
Que ton cœur préfèrc!
C'est à lui de faire
Un joli nœud blanc,
Charmante gantière,
A ta jarretière!

VII

I

La Marinette
A des yeux verts,
De grands yeux clairs,
Et c'est une finette.

En son printemps,
Toute plaisante,
On lui présente
Un vieux de soixante ans.

— « Dame jolie,
Écoutez-moi.
J'ai bien de quoi;
Ma pochette est remplie! »

— « Fi, le vilain !
Comme tu trembles !
Jean, tu ressembles
A l'âne du moulin.

« Que sais-tu faire ?
Toujours causer.
Un doux baiser
Ferait bien mieux l'affaire.

« Pars, bel oiseau,
Reviens dimanche.
La rose blanche
N'est pas pour ton museau ! »

II

La Marinette
A de grands yeux
Et l'air joyeux
D'une bergeronnette.

Jeune galant
Frappe à la porte.
Fier, il apporte
Un bouquet rose et blanc.

— « Dame jolie,
Je ne suis rien ;
J'ai pour tout bien
D'aimer à la folie ! »

— « Hélas ! mon Dieu,
Quelle fadaise !
Entre donc, Blaise :
La soupe est sur le feu.

« Que sais-tu faire ?
Aimer beaucoup.
Buvons un coup :
Tu feras bien l'affaire.

« Prends, cher amant,
L'oiseau qui chante.
Je suis méchante
Pour les vieux seulement. »

VIII

Le frais matin lutte
Avec le grand jour.
J'entends le tambour,
Le fifre et la flûte.

Quatre régiments
Reviennent de guerre.
Fi! je n'aime guère
Tous ces garnements.

Roussin qui se cabre
Me fait si grand'peur!
On est si trompeur
Quand on porte un sabre!

Ran, plan, ran, tan, plan,
Voici l'avant-garde.
Comme on me regarde!
J'ai le cœur tremblant.

Bon Dieu, bonne Vierge,
Que de Diables verts
Qui battent les airs
Avec leur flamberge!

Tout leur sera bon.
On tue, on embroche;
Pour eux on décroche
Le meilleur jambon.

Frisant leurs moustaches,
Fiers comme Artaban,
Ils vont titubant
Dans leurs sabretaches.

Adieu, villageois,
Ton fût de piquette;
Ton bobo, Criquette,
En a pour neuf mois.

Ah! comme on s'empiffre!
Mais qui donc, là-bas,
Soupire tout bas?
C'est le petit fifre.

Le beau marjolet,
Frais comme une pomme!
Dirait-on un homme?
Pas un poil follet.

Mais pour l'assurance
Il vaut un ancien.
Quel musicien
A le roi de France!

S'il me fait la cour,
Il aura, je pense,
Pour sa récompense,
Joli brin d'amour.

IX

JEANNOT de la lune,
Mon mari joli,
Veut faire fortune,
S'en va-t-au Chili.
Il quitte sa vigne
Et son petit pré.
Mon Dieu, quelle guigne!
Et qu'il a pleuré!

Mari, mon mari, ne pleurez pas tant!
J'ai la larme à l'œil quand je vous entends.

Il m'a, dans la chambre,
Embrassé' trois fois.
Quel vent de décembre!
J'en ai froid aux doigts.
Il veut, sur la porte,
M'embrasser encor.
Que le diable emporte
Mon joli trésor!

Mari, mon mari, n'embrassez pas tant!
Croyez-vous toujours avoir dix-huit ans?

« Combien, ma poulette,
Tu vas t'ennuyer
De rester seulette
Au coin du foyer?
Si le temps se brouille,
Il s'éclaircira,
File ta quenouille!
Ça te distraira. »

— Mari, mon mari, que c'est attristant!
Comment vais-je bien employer mon temps?

« Garde tes joues roses,
Je te reviendrai.
Que de belles choses
Je t'apporterai!
Mille fanfreluches,
Un tas d'affiquets,
Quarante perruches
Et trois perroquets! »

— Mari, mon mari, n'en faites pas tant,
Donnez-moi plutôt tout l'argent comptant.

Faut-il qu'on s'habille
De ce vilain noir
Pour un qui roupille
Du matin au soir ?
Ah ! quelle folie
D'épouser un vieux,
Quand on est jolie
Et qu'on a mes yeux !

Mari, mon mari, le coucou chantant,
Vous ne savez pas ce qui vous attend.

J'ai là, porte close,
Un ami douillet
Qui fleure la rose
Et qui sent l'œillet.
C'est lui qui m'éveille
Bien avant le jour ;
Il sait à merveille
Le métier d'amour.

Mari, mon mari, j'ai le cœur content.
Ne revenez pas, c'est là l'important.

———

X

Je suis un petit tambour,
Tout petit, mais assez crâne.
Pour les princesses d'amour
Je bats gaîment la peau d'âne.
Je suis vert, je suis galant,
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Une rose à mon chapeau,
Et mon chapeau sur l'oreille,
Je suis toujours le drapeau
Quand il marche vers la treille,
Vers la treille au raisin blanc,
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Mardi, je vis se coiffer
Marion du clair de lune;
Je rêvai de dégrafer
Le corsage de la brune.
Ah! qu'il était opulent!
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

— « Belle aux yeux couleur du jour,
Qui fleurissez sur la route,
Un petit air de tambour
Vous réjouirait sans doute?... »
— « Au large! Fi! l'insolent!
Ran tan, ran tan, ran tan plan! »

Les tambours sont gens de cœur;
Je suis monté chez la belle.
Dieu m'aida. Je fus vainqueur,
J'enlevai la citadelle.
Ma baguette allait roulant,
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

J'ai, ma foi! très bien joué,
Comme un diable j'ai fait rage.
On m'a dit : — « Dieu soit loué!
Vraiment, monsieur, pour votre âge
Vous avez bien du talent.
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

« Vous êtes un dégourdi,
Et je vous dois un beau cierge.
Repassez l'autre mardi,
N'oubliez pas notre auberge.
L'enseigne est : *Au Cœur volant*,
Ran tan, ran tan, ran tan plan! »

XI

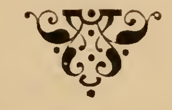
Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son fracas dans la cheminée ?
Voici qu'a fleuri la nouvelle année.
Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son tapage, après comme avant ?

Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte à grands flots dans la forêt d'or ?
Voici qu'a fleuri l'amoureux décor.
Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte et bouillonne à l'arbre du rêve ?

Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui tout doucement veut venir au monde ?
Voici qu'a fleuri le cœur de la blonde.
Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui veut voir enfin le ciel étoilé ?

Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasent d'amour au bord du ruisseau ?
Voici qu'a fleuri le fol arbrisseau.
Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasent d'amour et d'un tas de choses ?

Margot, Margoton, entends-tu mon cœur
Qui gronde et tempête et pleure et soupire ?
Voici qu'a fleuri l'idéal empire.
Margot, Margoton, entends-tu mon cœur,
Ce gas si terrible à qui tu fais peur ?





La Belle au bois dormant

A Robert de La Villehervé.



LA BELLE AU BOIS DORMANT

I

C'est le château d'autrefois,
Le blanc château du silence,
Le château de somnolence
Qui songe au milieu des bois.

Follement enchevêtrées,
Mille épines de leurs dards,
Ainsi qu'autant de remparts,
En défendent les entrées ;

Et tout dort profondément,
Du même sommeil magique,
Dans le manoir léthargique
De la Belle au bois dormant.

L'eau dort aux vasques de marbre,
Et, comme elle ensorcelé,
Dort le chant, presque envolé,
De l'oiseau qui dort sur l'arbre.

La cloche dort au beffroi,
Le feu dort à la cuisine,
Dame chatte et sa cousine
Dorment sur le lit de roi.

L'intendant dort sous la table,
Son épouse dort debout.
Plus d'un conte dort au bout
De leur langue infatigable.

Les servantes, à côté,
Dorment sur leur quenouillette.
L'aumônier dans sa douillette
Ronflote avec majesté.

Çà et là quelque heureux page,
A coup sûr franc garnement,
Qui fait encore en dormant
Un assez joli tapage,

Ou bien un brave seigneur
Qui dort suivant l'étiquette,
Tandis qu'en songe coquette
L'essaim des filles d'honneur,

Et, dans la salle des gardes,
Les vieux reîtres engourdis
Serrent de leurs doigts roidis
Leurs antiques hallebardes.

II

Sur un lit d'argent clair, au plus haut de la tour,
Repose indolemment la princesse du Rêve,
Si belle, en ses cheveux qu'aucun vent ne soulève,
Qu'on dirait, à la voir, une sœur de l'Amour.

Un songe bienheureux tient ses paupières closes;
Sur sa bouche divine, entr'ouverte à demi,
Flotte, presque invisible, un sourire endormi.
Dans la nuit de printemps c'est le sommeil des roses.

Parfois une rougeur monte à son front charmant;
Son candide visage un instant s'illumine.
Sous le bavolet d'or et la robe d'hermine
Son sein de jeune vierge a frémi doucement.

Dans l'immense clarté d'une aube sans pareille,
Elle a vu s'avancer, de soleil couronné,
Celui qui doit venir, l'enfant prédestiné.
La marche triomphale éclate à son oreille.

Ah! ce n'était qu'un rêve, un éclair dans la nuit!...
L'écho s'est envolé des fanfares guerrières
Comme un brouillard qui glisse au milieu des bruyères :
Le mirage d'amour tremble et s'évanouit.

En son lit virginal, adorablement blanche,
La belle dort encore et dormira longtemps.
Le sort le veut ainsi. Ce n'est que dans cent ans
Qu'au parterre magique éclora la pervenche.

III

Hourrah! c'est l'heure qui sonne!
Les cent ans sont écoulés.
Voici la saison des blés :
C'est le temps où l'on moissonne.

Hourrah! quatre fois hourrah!
Hourrah pour la saison verte!
Bientôt sous la faux alerte
Le bon froment tombera.

Dans les bois, sous la ramée,
Où l'oiseau ne chante plus,
Parmi les chênes feuillus
S'éjouit toute une armée.

A sa tête un compagnon
Robuste et de fière allure,
Qui porte en sa chevelure
Un brin de gui bourguignon.

Il dit : — « Amis, qu'on se presse !
Un nuage est sur la tour.
Le temps approche où l'amour
Doit éveiller ma maîtresse.

« Depuis tant de jours, ô cieux,
Je me dessèche à l'attendre !
Oh ! sa voix, sa voix si tendre
Et son âme dans ses yeux !

« Je sais qui je brave en face
Et qu'un charme est sur l'enfant.
Mon cœur à moi me défend,
Mon amour fait mon audace.

« Je suis cousin de l'été !
Son soleil fait ma puissance :
Au matin de ma naissance
Une alouette a chanté.

« Allons ! Sous les chênes sombres
Déjà s'éveille le vent.
L'avenir est en avant :
Allons combattre les ombres.

« Nous ferons notre moisson,
Bravement, avec la lance.
Nous forcerons le silence
A répondre à ma chanson. »

Et vaillant comme l'aurore,
Beau comme le plein midi,
Va le compagnon hardi
Que sa jeunesse dévore.

Son large pourpoint est vert,
Du vert alangui du saule.
Guilleret, sur son épaule
Volète et chante un pivert.

IV

Sous la ronce qui pleure et l'épine farouche
Apparaît tout à coup le palais du sommeil.
Voilà juste cent ans qu'il n'a vu le soleil.
Pas un oiseau du ciel, en passant, ne le touche.

Ah! que d'adolescents au cœur trop ingénu
Sont partis un matin pour conquérir la rose!
Qui dira maintenant où leur troupe repose?
Du terrible voyage aucun n'est revenu.

Mais celui que voilà dompte la destinée.
Les servants de l'amour portent son étendard,
Et devant lui, dans l'air joyeux, dans l'air gaillard,
Sonnent gaillardement les cloches d'hyménée!

O merveille! Le bois s'est écarté soudain.
Il reconnaît l'amant qui réclame sa mie.
Avec ses lys fanés, dans sa gloire endormie,
Surgit l'inoubliable et merveilleux jardin.

Le bel aventurier a franchi les allées:
Il ne voit pas ce peuple au hasard étendu.
Il sait que dans la tour est un joyau perdu,
La chanson lui revient des cloches envolées.

Et c'est l'heure et c'est l'heure où s'azurent les flots,
Où s'ouvre, en souriant, la féerique pervenche.
Et l'enfant dort encore, idéalement blanche,
Un nuage de rêve autour de ses yeux clos!

Le jeune homme l'a vue. Il regarde. Il écoute
Battre si joliment ce cœur qui sera sien.
Hors ce corps adorable il ne connaît plus rien.
Et ses yeux sont de feu. Son âme y passe toute!

Quand vient le mois d'amour, qui peut vous apaiser,
O flammes du désir qui consumez le monde?
L'adolescent, ravi, s'est penché sur la blonde:
Comme on cueille une fleur il lui donne un baiser,

Un baiser, tout pareil à celui dont s'enivre,
A chaque renouveau, l'univers délivré,
Le baiser de l'aveu sous le saule éploré,
Le baiser frémissant, le baiser qui fait vivre!

Ah! revenez d'exil, oiseaux du bois joli!
Réjouis-toi, forêt, prends ta robe de fête!
Serpentez, liserons! chênes, levez la tête!
Le vieux charme est rompu, le sort est accompli!

Sur son lit d'argent clair la vierge qui se dresse
Tressaille, comme au seuil d'un pays fabuleux.
Aussi fraîche que l'aube, elle ouvre ses yeux bleus,
Ses yeux de fleur, encore alanguis de paresse.

Elle dit tendrement : — « C'est vous, mon bien-aimé?
Que vous avez tardé! Pourrai-je donc vous plaire? »
Et son front se colore et sa bouche s'éclaire,
Comme, au premier soleil, un beau lac embrumé.

Le soleil, le soleil! Il court sur les tourelles,
Il étincelle aux murs, il a tout envahi.
Le château réveillé le regarde, ébahi.
Et déjà dans la cour on entend des querelles.

Le chapelain se croit parmi les Bienheureux.
Il voit un pot de vin d'Espagne, il crie : — « A boire! »
L'intendant qui contait a repris son histoire.
Les pages étourdis se bousculent entre eux,

L'un fait une culbute, et l'autre d'un saut preste
Tire la queue au chat qui s'étire en bâillant.
La fille d'honneur jette un coup d'œil bienveillant
Au miroir qui lui montre une forme céleste.

En habits surannés, les courtisans falots
Ébauchent une antique et noble révérence.
Monsieur le Chambellan, plus fier qu'un roi de France,
Tâte du doigt la clef qui lui pend sur le dos.

En cercle cependant, les tranquilles servantes
Dévident au rouet l'éternel écheveau,
Et l'eau claire et le vent s'accordent à nouveau.
Ils ont recommencé leurs musiques savantes.

V

O puissance du baiser!
L'amoureux est fou de joie.
— « Voici l'azur qui flamboie.
Tout le ciel va s'embraser.

« Morte la force méchante!
Mort le vieil enchantement!
Tout s'éveille en ce moment,
Tout bruit, tressaille et chante!

« O princesse, adieu, adieu
A cette morne demeure
Où le temps sommeille et pleure,
Où rien n'entre du ciel bleu!

« En tes veines épuisées
Va courir un sang vermeil.
Viens cueillir au grand soleil
Le bouquet des épousées.

« Quitte ce château maudit
Où le temps se décolore.
Viens voir, au bois de l'aurore,
L'espérance qui verdit.

« Écoute l'air que soupire
L'oiselet enamouré.
Regarde le ciel doré.
Terre et ciel, c'est ton empire.

« A nous, puisque nous aimons,
Les forêts, la mer immense,
Et le champ qu'on ensemence,
Et la neige sur les monts!

« A nous le parfum qui passe,
La lumière qui s'enfuit!
A nous le chant de la nuit!
A nous le vent et l'espace! »

Il dit. — Frissonnante encor,
L'enfant que son cœur admire
L'écoute et semble sourire
A travers ses tresses d'or.

Tout bridé, devant la porte
Se cabre un cheval fumant.
En selle! — Maîtresse, amant,
Un galop fou les emporte.

Où va le couple enchanté
Qui s'enlace dans la brise?
A l'éternelle surprise,
A la vie, à la clarté!

VI

Célébrons le baiser qui vole dans les roses,
Célébrons le baiser qui tourbillonne au ciel.
Il a l'odeur du lys, il a le goût du miel.
C'est encore ici-bas la plus folle des choses.

La plus folle vraiment et la meilleure aussi.
C'est l'oiseau matinal qui vit dans la lumière.
Il couronne d'iris le toit de la chaumière,
Il met une églantine à côté du souci.

Son aile est toujours bleue et sa voix toujours tendre.
Il a l'âge du monde et semble tout jeunet.
Dès qu'il a préludé, l'allégresse renaît;
On passerait ses jours et ses nuits à l'entendre.

Qu'un jaloux fasse rage, il saura l'apaiser.
Qu'une blonde s'attriste et pleure, il la console.
C'est la chose du monde à coup sûr la plus folle.
Pour enchaîner un cœur il suffit d'un baiser.

Amis, les amoureux, en longues ribambelles,
S'en vont au bois joli raconter leurs tourments.
Célébrons le baiser qui charme les amants,
Célébrons le baiser qui réveille les belles!



A Paul Verlaine



A PAUL VERLAINE

Depuis l'heure divine où j'adorai les roses,
Le sommeil de mon cœur s'est à peine éveillé ;
Je suis resté l'enfant toujours émerveillé
Qui croit à la bonté des hommes et des choses.

J'ai gardé la fraîcheur de mes yeux de vingt ans,
Mon âme aux quatre vents ne s'est pas défleurie.
Je sais tous les sentiers du pays de féerie,
Je suis le pèlerin de l'éternel printemps.

La nature se livre à qui la veut comprendre ;
J'ai goûté la douceur de son corps merveilleux.
Le même bleu d'aurore est au fond de ses yeux,
Le rose de sa bouche est toujours aussi tendre.

Par les plaines d'azur, par le monde enchanté,
Sourd aux vaines rumeurs de la folie humaine,
Je m'en vais, sans savoir où le hasard me mène,
Vers la terre où fleurit l'immortelle beauté,

Heureux de me plonger dans le soleil de France,
De respirer les fleurs et d'écouter le vent,
Amoureux de lumière et toujours poursuivant
Dans l'or pâle des soirs quelque folle apparence.

Et je me sens le cœur d'un franc ménétrier,
Lorsqu'une blonde fille, en robe de futaine,
M'accueille d'une œillade au bord de sa fontaine,
Et m'offre, en souriant, le vin de l'étrier.



Vision

A André Gérard.



VISION

TOUTE rose avec un flot de cheveux blonds,
Elle est à la porte du jardin des fées.
Elle écoute au loin s'envoler par bouffées
L'âme des tambourins et des violons.

Toute rose et toute frêle et toute blonde,
Elle est sous l'églantine, au seuil du verger.
Seulette, elle regarde au loin voltiger
La lune de printemps qui luit sur le monde.

La bouche mi-close et le regard perdu
Dans l'immensité de l'azur qui s'endeuille,
Elle est sous l'églantine et le chèvrefeuille,
A la grille d'or de l'enclos défendu.

Avec ses yeux vert d'eau, fleuris de mensonges,
Ses airs alanguis de Belle au bois dormant,
Elle est parmi les grands lys du firmament,
Sur les marches d'argent du palais des songes.

Et chaque heure, en tournoyant, passe et s'enfuit.
L'enfant demeure calme et rien ne la touche.
Un sourire énigmatique est sur sa bouche;
Sa chevelure flotte au vent de la nuit.



Tristesse aux Bois

A Charles Frémine.



TRISTESSE AUX BOIS

I

Depuis l'âge lointain qui vit l'aube première,
Rien n'est plus doux au cœur qu'un matin de printemps,
Alors qu'au frais appel des rossignols chantants,
On voit trembler, aux bois, des gouttes de lumière.

Quand aux flûtes d'argent répondent les hautbois,
Que de papillons bleus s'émaillent les prairies,
Que Rose et Madeleine ont des âmes fleuries,
Rien n'est aussi charmant que la lumière aux bois.

C'est l'heure du désir, c'est l'instant de l'ébaude.
Ah! dans cette clarté comme on est jeune encor!
De l'or vaillant, partout de l'or, toujours de l'or
Sous les frêles arceaux du palais d'émeraude.

L'oiselet dans les fleurs se plaît à voltiger,
— Tel un cœur inquiet qui souffre d'une absence, —
Et les grêles bouleaux, blancs comme l'innocence,
Mirent dans l'eau qui dort leur feuillage léger.

Parfois sous les fourrés un murmure s'élève,
Une forme idéale apparaît au lointain
Et l'on croit voir danser l'image du matin.
Le bois s'est transformé. C'est le château du Rêve.

Mais quel souffle a passé parmi les églantiers ?
D'où vient que le muguet se fane avant d'éclore ?
Quel vent mélancolique, ô mon Dieu, décolore
La parure éclatante et folle des sentiers ?

C'était trop de tendresse et de folâtrerie.
Tant de roses de Mai faisaient honte à l'hiver.
Un maudit enchanteur a surgi de l'enfer ;
Un seul coup de baguette a tué la féerie !

II

Dans les fleurs, au bord de l'île,
Seulet, je m'en vais songeant.
Voici les cloches d'argent
Qui sonnent sur l'eau tranquille.

Voici les cloches d'amour
Qui chantent sur l'eau profonde.
Voici les yeux de la blonde
Qui m'aima, peut-être un jour.

Oui, oui, c'est la petite Ève
Qui m'a tenté tant de fois,
Au clair de lune des bois.
C'est la belle de mon rêve,

Et comme en ce mois charmant
Où l'églantine se dore,
Son regard me suit encore,
Follement, si follement!

Je reconnais sa voix lente.
Voici bien l'air qu'elle avait,
Ces yeux sombres où vivait
Sa petite âme indolente...

Chut! un nuage de plomb
Se glisse au ciel malévole,
Et la vision s'envole
Du passé qui fut si blond.

Adieu, fleurs de mon aubade,
Rose, lys et romarin!
Voici les cloches d'airain
Qui pleurent sur l'eau maussade.

III

L'oiseau s'est tu, l'oiseau délicieux
Qui voletait d'une aile si légère.
Depuis qu'Avril a perdu sa bergère,
L'oiseau s'est tu qui regardait les cieux.

Lui, qui vivait dans la forêt ombreuse,
Toujours en l'air, aux pointes des buissons,
Il a, le pauvre, oublié ses chansons
Depuis que Mai n'a plus son amoureuse.

Où sont, hélas ! ses charmantes couleurs ?
Qu'est devenu l'éclat de son plumage ?
Le bel oiseau n'ira plus rendre hommage,
Au point du jour, à la reine des fleurs.

La blonde est morte et morte aussi la brune.
Rien désormais n'émeut son cœur dolent.
Il se tient coi sur un rocher branlant
Et tristement il contemple la lune.

IV

— « O belle dame en robe bleue
Dont un page porte la queue,

« Cousine du ramier changeant,
Blanche dame en robe d'argent,

« Pourquoi faire ainsi l'endormie,
Tendre dame, ma douce amie ? »

— « C'est que je n'entends plus la voix
Du gentil rossignol des bois,

« La voix qui, dans la nuit fleurie,
Berçait mon âme endolorie. »

— « Ah ! D'où vient donc que vous pleurez,
Fraîche dame aux sourcils dorés ?

« Très chère âme, Dieu vous assiste !
Pourquoi donc êtes-vous si triste ? »

— « C'est que les muguets d'autrefois
N'embaument plus le cœur des bois,

« C'est que la nuit devient plus sombre,
Et que l'Ange qui sort de l'ombre,

« L'Ange, blanc comme une oraison,
N'apparaît plus à l'horizon ! »

V

Voici pourtant
Le Temps qui passe,
Passe et repasse
Tambour battant.

Il fait sa ronde.
Aveugle et sourd,
Il court, il court
Pour tout le monde.

— « O Temps, cher Temps,
Bon patriarche,
Suspends ta marche
Quelques instants.

« Apprends-moi vite,
Temps à venir,
Quand va finir
La nuit maudite,

« Quand renaîtra
L'aube mutine,
Quand l'églantine
Refleurira,

« Et si mon maître,
L'enfant Amour,
Doit quelque jour
Réapparaître. »

Mais ce chrétien
De triste mine,
Le Temps, chemine.
Il n'entend rien.

Hommes ni femmes
Ne l'ont distrait.
C'est le furet
Du bois, mesdames.

Au Sud, au Nord,
Il passe, il passe,
Passe et repasse
Jusqu'à la mort!

VI

Je me suis évadé de la prison morose
Où longtemps, si longtemps l'hiver m'a retenu,
Et de nouveau naïf, enfant, presque ingénu,
Mon cœur s'épanouit comme une fraîche rose.

Partout de la verdure et de l'or et des fleurs,
Et le murmure ami des sources cristallines.
Partout dans les ravins, sur le flanc des collines,
Le clair scintillement de la rosée en pleurs.

Par les sentiers cachés du pays de merveille,
Je m'en vais épier le soleil du bon Dieu,
Guetter le premier chant que jette l'oiseau bleu
A l'écho fraternel du bois qui se réveille.

Qu'il fait bon vivre à peine, en écoutant son cœur,
Avec les rossignols seul dans la maison verte !
— Mais quoi ? cette blessure est-elle encore ouverte ?
En cet air de printemps pourquoi tant de rancœur ?

Qu'est-ce que tout ce noir qui me suit à la piste
Et fait pâlir, pâlir l'émeraude des bois ?
Ah ! la bonne forêt pleure aussi quelquefois.
Dans la brume qui tombe elle est souvent bien triste.



Apparences

A Antoine Barbier.



APPARENCES

Dans la forêt des apparences
Je suis entré le cœur joyeux.
Tout le ciel était dans mes yeux,
Le grand ciel de mes espérances.

Sous le myrte et sous l'oranger,
Au milieu des larges fougères,
J'évoquais d'accortes bergères
Dont je serais l'humble berger.

Je me sentais heureux de vivre,
Sain et gaillard, un jour pareil;
Au moindre rayon de soleil
Je trébuchais comme un homme ivre.

Et comme ainsi j'allais, foulant
Le gazon semé de pervenches,
Je vis entre les jeunes branches
Surgir un groupe étincelant,

C'étaient les nymphes de l'aurore
Qui fêtaient la Saint-Valentin,
Et de l'eau fraîche du matin
Leurs cheveux ruisselaient encore.

Leurs formes au divin contour
Semblaient flotter dans une brume;
Filles de la céleste écume,
C'étaient les nymphes de l'Amour.

Elles moissonnaient à mains pleines
Les tendres fleurs de la forêt;
Chacune à son tour se mirait
A la source des marjolaines.

Et puis, riant de leurs yeux doux
Et secouant leur toison blonde,
Elles tournaient en folle ronde,
Dans la lumière, autour des houx.

Avec de jolis cris d'oiselles
Folâtrant et se poursuivant,
Elles éparpillaient au vent
Leurs légers rires d'Immortelles.

Où leurs pieds blancs s'étaient posés
Le bois s'emplissait de murmures;
A l'entour des vertes ramures
C'était comme un vol de baisers.

Je regardais ce beau mensonge,
Timide autant qu'émerveillé,
Doutant si j'étais éveillé,
Craignant d'effaroucher un songe.

La plus jeune, — ah! Dieu! je la vois, —
Toute charmante et si fleurie,
Me jeta par espièglerie
La rose qu'elle avait aux doigts.

Je pris la fleur à la volée
Et je la mis près de mon cœur.
Depuis, quelle étrange langueur!
Ma gaîté s'en est presque allée.

Car en vain j'ai voulu saisir
Cette féerie, ah! passagère!
Elle était d'étoffe légère
Comme le rêve et le désir.

Parmi les fleurs que l'aube irise,
Ainsi la blancheur d'un bouleau
Tremble un instant au fil de l'eau
Et puis s'envole avec la brise.

Ainsi la neige de printemps
Tourbillonne autour de la plaine,
Ainsi s'éteint sous une haleine
La lumière de nos vingt ans.

Par les clairières qu'illumine
Un rayon du soleil levant,
J'ai marché, les bras en avant,
Comme un aveugle qui chemine.

Je suis entré sous les fourrés
Où croissent les fleurs enivrantes,
J'ai baisé les lèvres mourantes
Des lys d'amour, des lys dorés.

Hélas! Elle était toujours close,
La porte du jardin des cieux;
Je n'ai pas retrouvé les yeux
De celle qui tenait la rose.

Parfois des violons discrets
Pleuraient dans la forêt mouillée.
J'entrevoyais sous la feuillée
Une lueur, et j'y courais.

Mais ce concert crépusculaire,
C'était la musique du vent;
Ce follet que j'allais suivant,
C'était la lune sur l'eau claire.

Et le bois était toujours beau,
En son éternelle indolence;
Mais j'avais peur de son silence,
Pareil à celui du tombeau.

Et déjà se fanaient les mousses,
L'automne arrivait d'un pas lent,
Le soleil était moins brûlant
Sous l'or pâli des feuilles rousses.

De francs buveurs m'ont arrêté
Dont les mœurs étaient peu sévères,
Et nous avons choqué nos verres,
Belle espérance, à ta santé !

Nous avons bu jusqu'à la lie,
Jusqu'à la mort, jusqu'au dégoût,
Le vin d'argent qui rit de tout,
Le vin noir qui fait qu'on oublie.

Ah ! qu'elle sonnait faux parfois,
Cette gaîté si cavalière !
Qu'elle effarouchait la volière
Du tranquille château des bois !

C'était l'ivresse aveugle et sourde
Et qui, stupide, tourne en rond.
Je sens encore sur mon front
Le poids si lourd de sa main gourde.

Comme une bourrasque d'été
Qui brise tout dans sa colère,
J'effrayais le bois séculaire,
J'insultais à sa majesté ;

Et, férus de mélancolie,
Les grands chênes qui vont aux cieux
Regardaient tous, silencieux,
Passer le vent de ma folie.

Je m'éveillai sous un rayon,
Seul, un matin, l'âme pesante.
Mes compagnons, d'humeur plaisante,
M'avaient laissé comme un haillon.

Et comme j'étais là, sauvage,
Tremblant, je ne savais pourquoi,
Je vis de loin venir à moi
Une dame au noble visage.

Les franges de son manteau bleu
Étincelaient entre les arbres.
Elle était pareille à ces marbres
Qu'habite encor l'âme d'un Dieu.

Parmi les guirlandes de roses
Son beau corps s'épanouissait;
En ses lourds cheveux florissait
Le laurier des apothéoses;

Et, par-dessus son front hautain
D'immortelle, ou de jeune reine,
Brillait d'une clarté sereine
La fraîche étoile du matin.

Ses bras divins tenaient la lyre
D'ivoire blanc comme l'argent.
Son regard était indulgent,
Ses yeux en les miens semblaient lire.

— « Toi qu'a blessé le fol Archer,
Toi qu'a battu l'âpre tourmente;
Viens! La grande lyre est clémente
A ceux qui l'osent approcher.

« Prends et marche, marche sans trêve
Avec le rêve, avec le chant.
Tu trouveras, en bien cherchant,
La montagne où le jour se lève! »

Et je pris l'instrument sacré,
J'y promenai mon doigt timide.
Vers le ciel bleu, l'azur limpide,
Un gai refrain s'est essoré.

C'était la note vive et claire
Du matin dans les églantiers.
Le bois l'écouta volontiers,
Le rossignol parut s'y plaire.

Et sous son arceau de genêts,
La fontaine des pimprenelles
Interrompit ses ritournelles
Pour voir comment je m'y prenais.

Mais le vent brutal, d'un coup d'aile,
Emporta l'air et la chanson;
L'oiseau moqueur, ce faux garçon,
Railla durement ma voix grêle.

Bah! Je riais plus fort que lui!
Ma force était si peu lassée!
Il me semblait qu'en ma pensée
Une aube de fleurs avait lui.

Quand à l'unisson de mon âme
La blanche lyre résonnait,
Un bel espoir me soutenait,
J'entrevoyais le ciel en flamme;

Sous le feuillage jaunissant
Je marchais à la découverte
De la montagne toujours verte
D'où sort le jour adolescent;

Je tentais la grande aventure,
Je m'essayais aux nobles jeux;
Je voulais voir, des pics neigeux,
S'envoler l'aurore future.

Ah! comme le château d'amour,
La maison de l'aube est lointaine!
Si l'air brûle, à quelle fontaine
Boiront les pèlerins du jour?

Et que de pierres dans les sentes
Qu'il faut gravir d'un pied si las!
Où sont les arches de lilas,
Où sont les sources jaillissantes?

J'ai marché sans désespérer
Par le chemin, semé d'embûches.
Je recueillais le miel des ruches.
On ne m'a jamais vu pleurer.

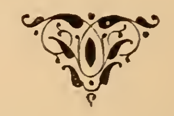
Longtemps le rossignol champêtre,
A gauche, à droite, a voleté.
Mais, un jour, il n'a plus chanté;
La clarté sembla disparaître.

J'ai vu la rose s'effeuiller
Sous le doigt distrait qui la cueille;
J'ai vu lentement, feuille à feuille,
Le bois joli se dépouiller.

Et l'horizon toujours recule
Et la montagne est loin encor,
Et voici que dans le ciel d'or
Déjà tombe le crépuscule!

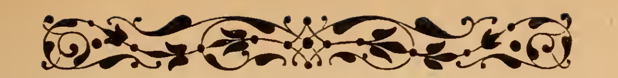
Les yeux du rêve étaient menteurs.
Mon cœur se lasse et mon pied saigne.
Je ne verrai jamais le règne
De l'aurore sur les hauteurs.

O le bouquet des espérances!
O la rose du rosier blanc!
Je suis sorti, le cœur dolent,
De la forêt des apparences!



Madame la Lune

A Félix Jeantet.



MADAME LA LUNE

I

Au soir, quand la brune
S'étoile d'argent,
Dis-moi donc, Gros-Jean,
As-tu vu la Lune?

— La Lune? Eh oui donc,
J'ai vu sa bedaine,
La faridondaine,
La faridondon!

A l'heure où l'on aime,
La nuit, dans les bois,
J'ai plus de cent fois
Vu sa face blême.

Quel air curieux!
Comme elle regarde!
Vraiment la gaillarde
N'a pas froid aux yeux.

Dieu sait quelle vie
On mène là-haut.
Toujours d'un faraud
La belle est suivie.

De chaque berger
Elle est la chacune;
Madame la Lune
Aime à voltiger.

Oui, même on raconte
Qu'un coup de vin vieux,
En temps pluvieux,
Ne lui fait pas honte.

Elle en prend un doigt;
Ça vous l'émoustille.
Le cœur lui pétille
Tandis qu'elle boit.

Et la cour céleste
Bientôt la verra...
Tra deri dera,
Sifflons sur le reste!

— Propos affligeant,
Pure calomnie.
Fi! l'ignominie,
Mon ami Gros-Jean!

II

Non, la Lune, mon gas, n'est pas ce que tu dis.
Songe donc. Sans parler de tout ce qu'on devine,
Une grâce de reine, une taille divine,
Des yeux d'un bleu si pâle, un rien de paradis.

Tu croirais, à la voir, une jeune épousée;
Sa bouche virginale a d'étranges pâleurs,
Et sa joue est pareille aux corolles des fleurs
Qu'emperlent, en pleurant, des gouttes de rosée.

Elle a le charme pur et la gracilité
De la blanche anémone en la saison nouvelle;
Ses cheveux d'argent clair que la brise échevelle
Font quatre fois le tour de son corps enchanté.

Et dame avec cela, dame de haut parage!
Monseigneur le Soleil est son cousin germain.
Des messieurs très huppés ont demandé sa main,
Mais son air de n'y pas tenir les décourage.

Bien qu'ils aient pour le moins vingt ou trente quartiers,
Aucun d'eux n'est sans doute assez noble pour elle.
C'est qu'il ne s'agit pas de quelque pastourelle
Qu'on embrasse, à la diable, entre deux églantiers.

Elle sait qu'elle est belle, elle sait qu'elle est reine,
Elle sait qu'elle est sœur du lys immaculé.
A son léger flambeau plus d'un cœur s'est brûlé,
Plus d'un a fait naufrage au chant de la sirène.

III

Le soir tombe au parterre des cieux
Entre le lys et la renoncule,
Et les violons du crépuscule
Soupirent un air délicieux.

Ah! les violons du soir qui tombe,
Qu'ont-ils à pleurer si tendrement?
C'est comme l'aveu d'un cœur aimant
Ou l'adieu léger de la colombe.

Célèbrent-ils l'amoureux souci
D'un papillon bleu fou d'une rose!
On n'en sait rien, mais c'est quelque chose
Qui fait, ô mon Dieu! qu'on pleure aussi.

Et voici venir la nuit très douce,
La mystérieuse et sombre nuit.
Ses pieds délicats glissent sans bruit
Sur les blancs tapis de fine mousse.

Les violons pleurent au jardin
Comme au convoi d'une jeune morte.
Le palais féerique ouvre sa porte;
La blanche Lune apparait soudain.

Sous son vêtement de blanche hermine,
La Lune apparait en sa beauté.
Au doux appel du cor enchanté
Tout le ciel fleurit et s'illumine.

Lys immaculés et lilas blancs
Frissonnent déjà dans la lumière;
Les roses jouent à qui la première
Saluera la reine aux yeux dolents.

Elle cependant que rien ne touche
Descend lentement l'escalier d'or.
Elle écoute au loin mourir le cor,
Puis elle passe, un doigt sur la bouche.

IV

Elle passe, très lente, en sa robe de rêve,
Parmi les liserons et les roses pâmées,
De ce pas indolent dont marchent nos aimées,
Quand le vent du désir en leur âme s'élève.

Elle passe à travers le pays des mensonges;
Chaque fleur pour la voir entr'ouvre sa corolle,
Et dans le blanc silence on dirait que s'envole
L'oiseau miraculeux de l'amour et des songes.

Elle passe au milieu des mondes léthargiques,
Et tout s'éveille, et tout bruit, et tout frissonne.
Mais ses yeux alanguis n'ont reconnu personne;
Elle ne comprend plus les syllabes magiques.

En vain les prés d'argent que son regard éclaire
Abaissent sous son pied léger leurs folles herbes;
En vain ses jeunes sœurs, les étoiles superbes,
Tournent en rond, là-bas, afin de lui complaire.

Elle ne veut rien voir et ne veut rien entendre.
Elle ne sait pourquoi la nuit semble sourire,
Pourquoi le rossignol extasié soupire
Une plainte d'amour si divinement tendre.

Son cœur est, par delà les montagnes lointaines,
En une impénétrable et torride contrée
Qu'une eau pure jamais n'aura désaltérée,
Que ne réjouit pas la chanson des fontaines.

Aucune fleur ne croit en ce désert sauvage,
Sur cette roche dure à demi calcinée.
Une mer sans couleur et toujours déchaînée
Y bat sinistrement le sable du rivage.

C'est la terre muette et farouche qu'accable
Un vaste ciel de plomb, flamboyant comme braise.
C'est le sol qui halète ainsi qu'une fournaise,
Le royaume de feu du Soleil implacable.

Et la reine aux yeux froids, la reine taciturne,
Songe avec désespoir à ce pays en flamme.
Elle voudrait à ce brasier jeter son âme,
Lasse, ah! si lasse de la paix du ciel nocturne!

C'est là qu'on voit s'unir d'une étreinte farouche
La passion que rien ne dompte et l'amour libre,
C'est là que le sang court, c'est là que le cœur vibre
Et que la bouche enfin sait répondre à la bouche.

Celle qui mène, au ciel, les blanches théories
Des étoiles, comme un troupeau d'adolescentes,
Prend en pitié soudain leurs grâces innocentes
Et détourne ses yeux des tranquilles féeries.

Elle sait que, bien loin par delà l'étendue,
Un amoureux robuste et jeune se consume,
Qu'il a soif de son corps fait de nacre et d'écume,
Qu'il l'appelle, en pleurant, d'une voix éperdue.

Elle sent brusquement sur son visage pâle
Glisser, comme un baiser, une haleine brûlante.
Et tout à coup surgit l'image étincelante ;
Elle a, dans un éclair, la vision du mâle.

Et puis rien. Le vent souffle. Un nuage qui passe
Emporte en pleine nuit ce rêve de lumière,
Et la vierge poursuit sa route coutumière,
A jamais solitaire au milieu de l'espace.

V

O Lune, Lune, ô folle Lune,
Miroir de rêve et de beauté,
Maîtresse du chœur enchanté,
Rose et blonde comme pas une ;

Toi qui marches à petits pas
Sur l'immense plaine dormante,
Lune que l'infini tourmente,
Que l'amour ne satisfait pas ;

Lune qui ris, Lune qui pleures,
Sans savoir pourquoi ni comment,
Et qui mènes si tristement
La bande joyeuse des heures!

Écoute nos cœurs en allés
Qui passent dans la nuit profonde;
Regarde errer de par le monde
La troupe des inconsolés.

Eux non plus, rien ne les contente;
Tout les afflige et tout leur nuit.
Compagnons de la grande nuit,
Ils ont partout posé leur tente.

Mais voici l'aube. Il faut partir,
Partir, hélas! à l'aventure.
Où donc? Vers tout ce qui torture,
Joie, amertume et repentir.

Il faut partir pour la contrée
Où le baiser fleurit encor,
Où jadis en des vasques d'or
La beauté s'est désaltérée.

Et dans le tendre éclat du jour
Épandu sur les plaines roses,
Parmi les lilas et les roses
Resplendit l'impossible amour!

O douce Lune aux blancs sourires,
Prends pitié de leur long tourment;
Toi que fuit l'invisible amant,
Toi qui cherches, toi qui désires,

Prends pitié du morne tourment
De l'âme triste, un peu mauvaise,
Et, pour qu'enfin elle s'apaise,
Regarde-la tranquillement!



Table



TABLE

Le Forestier. 3
Robin et Marion. 19
Petit Soldat 29
Picolo. 37
Le Nain 43
Ballade. 47
L'éternelle Chanson 53
La Folie de Titania. 59
Robin des Bois. 89
Rondes et Chansons 115
La Belle au bois dormant. 143
A Paul Verlaine. 157

Vision. 161
Tristesse aux Bois. 165
Apparences. 175
Madame la Lune 187



Achevé d'imprimer

le dix-neuf octobre mil huit cent quatre-vingt-treize

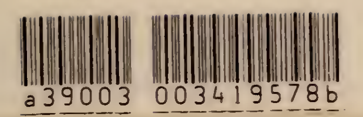
PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

I. — 2046


a39003 003419578b

